

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LES

PROVINCES DE QUEBEC ET DE MONTREAL

---

NOUVELLE SERIE

---

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME NUMÉRO

---

OCTOBRE 1905



MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, imprimeurs, 419 et 421, rue Saint-Paul

---

1905

*Permis d'imprimer :*

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Archevêché de Montréal, 25 septembre 1905.

Pl

Des Mi

La pro



tonkinois

octobre 1

Comme

Jean Dat

phalange

siècle, voi

(1) Voir l

# IN VIAM PACIS ! <sup>(1)</sup>

Promenade à travers la Cochinchine et le Tonkin

Par M. SAJOT

Des Missions étrangères de Paris, ancien missionnaire au  
Tonkin méridional

*(Suite et fin)*

## La province de Thanh-Hoa — Héroïques souvenirs

**L**A province de Thanh Hoa, qui, la première des provinces du Tonkin, eut l'honneur de recevoir les apôtres de la Bonne Nouvelle, eut encore celui de donner à l'Eglise du Christ son premier martyr tonkinois, le B. Jean Dat, mis à mort pour la foi, le 28 octobre 1798.

Comme le B. Emmanuel Trieu, en Cochinchine, le B. Jean Dat, au Tonkin, marche en tête de cette glorieuse phalange de témoins du Christ qui, pendant près d'un siècle, vont arroser de leur sang ce sol desséché du paga-

(1) Voir les trois numéros précédents.

nisme, consoler l'Eglise militante sur la terre et réjouir au ciel l'Eglise triomphante tout entière.

*Fluminis impetus lætificat civitatem Dei !*

La première victime choisie pour ce sublime holocauste était un jeune prêtre qui ne comptait encore que quelques mois de sacerdoce. Un de ses catéchistes, plus âgé que lui, avait d'abord été pris à sa place ; car les soldats envoyés à sa recherche ne pouvaient croire qu'un homme encore tout jeune (le Bienheureux avait alors 33 ans) fût revêtu d'une si haute dignité. Mais il s'empressa de les tirer de leur erreur et réclama comme sienne la palme qu'un autre allait lui ravir.

L'histoire de la prison, des tourments et du martyr du B. Jean Dat est celle de tous ses confrères, aujourd'hui compagnons de sa gloire, qui, comme lui, ont eu le bonheur de confesser la foi de Jésus-Christ. Comme eux, il sut, malgré sa jeunesse, imposer le respect à ses juges et la vénération à ses geôliers. Au moment d'aller à la mort, ayant voulu payer un repas à ces derniers pour les remercier de leurs bons offices pendant ses deux mois de captivité, ils lui répondirent que son trépas les affligeait trop pour qu'ils pussent manger et se réjouir. Et tout en l'accompagnant jusqu'au lieu du supplice, ils ne se cachaient pas pour pleurer et sangloter et ne se privaient pas de dire à haute voix " qu'il fallait que le roi fut un vrai démon pour oser faire mourir ainsi les meilleurs de ses sujets ".

La foule qui accompagnait le cortège était immense, car, mus par des sentiments divers, chrétiens et païens étaient accourus de fort loin à la ronde, pour assister à l'exécution. On arriva, au milieu des larmes et des sanglots de cette multitude, au village chrétien de Trinh Ha. Là, le chef de la cohorte fit former le cercle par ses troupes et l'on conduisit le martyr au milieu. Les chrétiens obtinrent alors la permission de franchir la haie des soldats et de saluer une

dernière  
reçut leur  
jour de  
Eux pleu  
toujours  
vous au c

Parmi  
de neuf a  
fois la me  
plus près.  
meilleures  
Entré  
événemen  
la vivacit  
une natur  
thousiasm  
entendu l  
imiter et  
confiner d  
y étaient  
seule occu  
jour où, é  
il reçut d  
sous peine  
Devenu  
gion dans  
Jeté en pr  
et au cou.  
" Sept  
mais toujc

dernière fois leur Père bien-aimé. Assis sur sa natte, celui-ci reçut leur salut avec autant de calme qu'il l'eût fait, un jour de fête, au fond de quelque tranquille presbytère. Eux pleuraient. En quelques mots, il leur recommanda de toujours rester fidèles à leur Dieu et, leur donnant rendez-vous au ciel, il tendit la tête au bourreau.

\* \* \*

Parmi les spectateurs de ce drame sanglant, un enfant de neuf ans, curieux comme on l'est à cet âge, quittait parfois la main de sa mère en larmes pour aller regarder de plus près. Il s'appelait Paul Tinh et appartenait à l'une des meilleures familles du village.

Entré à la maison de Dieu quelques années après ces événements, Paul ne tarda pas à s'y faire remarquer par la vivacité de son intelligence et l'ardeur de sa foi. C'était une nature généreuse, une âme d'élite, susceptible d'enthousiasme et éprise d'idéal. Tout jeune encore, ayant entendu lire les *Vies des Pères du désert*, il résolut de les imiter et s'esquiva du séminaire un beau jour, pour aller se confiner dans la solitude. Des racines et des fruits sauvages y étaient ses seuls aliments ; la prière et la méditation sa seule occupation. Il mena cette vie contemplative, jusqu'au jour où, étant descendu de ses montagnes pour se confesser, il reçut du prêtre l'ordre formel de rentrer au séminaire, sous peine de refus d'absolution.

Devenu catéchiste, il fut, un jour qu'il prêchait la religion dans un village païen, arrêté et livré aux mandarins. Jeté en prison, il y passa sept ans, avec la chaîne aux pieds et au cou.

“ Sept fois il fut condamné à mort pour sa religion, mais toujours avec sursis, et il attendait encore le jour de

son exécution, lorsqu'en 1848 le roi commua la peine capitale en bannissement perpétuel. Quand il partit pour l'exil, Thieu-Tri mourut ; son fils Tu Duc, en montant sur le trône, accorda une grâce générale à tous les prisonniers non condamnés à mort. Le clerc Tinh, qui s'acheminait vers le lieu de sa déportation, fut compris dans l'amnistie ”.

C'est alors qu'il fut ordonné prêtre et mis à la tête du petit-séminaire de Vinh Tri.

Depuis huit ans il occupait ce poste, à la satisfaction de tous, lorsqu'un matin de février 1852, les mandarins vinrent faire le blocus du village.

Les élèves eurent le temps de se disperser dans les différentes maisons de la chrétienté, où ils purent passer inaperçus, à l'exception d'un, qui fut pris, ainsi que le Père Tinh, le maire du village et son adjoint.

Jetés dans les prison de Nam-Dinh, le 27 février, ils n'en sortirent que le 1 avril suivant, l'élève, l'adjoint et le maire, pour prendre le chemin de l'exil ; le Père Tinh pour cueillir enfin la palme du martyr.

Entre ces deux dates, le zélé confesseur exhortait ses co-détenus à demeurer fermes dans la foi. Il en décida plusieurs, qui avaient eu la faiblesse d'apostasier, à réparer leur faute en protestant devant le mandarin qu'ils étaient désormais résolus à mourir plutôt que de renier leur Dieu. Il confessait, il obtenait qu'un prêtre du voisinage vint apporter la sainte communion, et écrivait à ses chers séminaristes de Vinh Tri l'admirable lettre que voici :

“ Paul Tinh, prisonnier et chargé de fer pour Jésus-Christ, à ses chers frères, maîtres et élèves de notre collège de Saint-Pierre, salut.

Depuis que, par une disposition spéciale de la Providence, j'ai été enlevé d'au milieu de vous, votre souvenir est toujours resté gravé dans mon cœur ; et c'est pour vous en

don  
sées  
en  
n'au  
Mon  
jeté  
gnet  
nelle  
N  
avon  
vos  
ce qu  
d'un  
deva  
Il  
à aff  
bonn  
si l'  
faible  
qu'au  
Ces  
natur  
midi  
puant  
et vo  
Néani  
ces d  
ronne.  
douce  
charit  
glaiue  
ma vi  
Mes  
l'accor

donner une preuve que j'ai résolu de vous confier mes pensées. Louez la bonté divine pour ce qu'elle a opéré en moi : en un instant elle a fait ce que ni moi ni aucun mortel n'auraient jamais conçu. O mon âme exalte le Seigneur ! Mon esprit a tressailli en Dieu, son Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur l'humilité de son serviteur. Louez le Seigneur, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle.

Nous voilà maintenant dans l'arène des combats ; nous avons grandement besoin de secours. Aidez-nous donc par vos ferventes prières, afin que le Seigneur achève en nous ce qu'il a commencé. Votre condisciple, Luong, quoique d'une faible complexion, s'est montré très courageux devant les mandarins.

Il a beaucoup contribué, par ses exemples et ses paroles, à affermir le maire et l'adjoint, arrêtés avec nous, dans leur bonne disposition de mourir plutôt que d'apostasier. Mais si l'esprit est prompt, vous savez combien la chair est faible. Priez donc beaucoup pour moi et pour eux, afin qu'aucun de nous ne soit honteusement vaincu...

Cette vie de prison est vraiment bien pénible pour la nature. Notre cachot est tellement sombre qu'en plein midi on n'y voit presque rien. Aux ténèbres, ajoutez la puanteur, les moustiques, la chaleur et la fumée du foyer, et vous aurez une idée des misères de ce triste séjour. Néanmoins, je rends à Dieu d'immortelles actions de grâces de ce qu'à la faveur du profond silence qui m'environne, je puis prier et méditer tout à mon aise. J'ai la douce confiance que rien ne pourra plus me séparer de la charité de Jésus-Christ : ni la prison, ni la faim, ni le glaive, ni la mort ; car c'est le Christ lui-même qui est ma vie.

Mes chers amis, le martyr du sang est rare ; Dieu ne l'accorde qu'à un petit nombre, par pure grâce et sans

aucun mérite de leur part ; mais le martyr de désir et d'affection peut appartenir à tous. " La nouvelle Jérusalem, dit l'Écriture, a douze portes ". S'il ne vous est pas donné d'entrer par la porte rouge de l'échafaud, les autres vous restent ouvertes ; elles convergent toutes au même centre, elles aboutissent toutes au même but, qui est la possession de Dieu.

Oh ! je rends grâce à la divine Providence de toute mon âme et la prie avec ardeur pour nos évêques, nos missionnaires, nos prêtres et tous les fidèles de notre chère Église tonkinoise. Que le Seigneur les garde et les protège, ainsi que vous, mes chers amis, et qu'il vous fasse tous avancer de plus en plus dans la vertu !

En vérité, je puis dire que l'heure de ma dissolution est proche. J'ai conservé la foi, j'ai consommé ma course, et j'espère que le juste juge me donnera la couronne de justice, non seulement à moi, mais à tous ceux qui attendent son avènement.

Sur le point de souffrir le martyr, je vous écris ces quelques mots afin que vous sachiez combien je vous affectionne. Aimez-vous les uns les autres ; obéissez à vos supérieurs ; observez fidèlement toutes les règles de la maison ; la fidélité aux plus petites choses peut vous mériter le ciel.

Après ma mort, si j'ai quelque pouvoir auprès de Dieu, je vous promets de ne jamais vous oublier. Adieu !"

Enfin le jour tant désiré arriva. Le mandarin, qui avait en vain essayé d'obtenir sa grâce et lui avait toujours témoigné beaucoup d'estime, vint lui-même lui annoncer la sentence.

" — Néanmoins, ajouta-t-il, vous pouvez encore vous soustraire à la mort, si vous voulez abandonner la religion de Jésus-Christ.

" — Grand mandarin, répondit le martyr, mon corps

est entre  
mon âme  
plaisir du

C'est d  
mandarins  
honteux  
de l'exéc  
tronc cet  
de glaive  
dent que  
et, dès le  
apaiser se

Racont  
cette prov  
serait imp  
le lecteur  
que l'on n

Quelqu  
lorsqu'on  
persécutio  
taines pro  
rée des  
chrétiens.

Au mili  
de la Vie  
ravier les a  
Moï, fit l'a  
devant le  
gente, esse

est entre vos mains, faites-en ce que vous voudrez ; mais mon âme est à Dieu : rien ne me la fera sacrifier au bon plaisir du roi. ”

C'est dans ces sentiments qu'il marcha au martyre. Les mandarins et les soldats qui l'accompagnaient paraissaient honteux de la besogne exigée d'eux. Le bourreau, chargé de l'exécution, ne pouvait venir à bout de détacher du tronc cette belle tête de vieillard ; cinq fois il dut changer de glaive, ce que les mandarins prirent pour un signe évident que la condamnation du Père Paul Tinh était injuste, et, dès le soir de ce jour, ils lui offrirent un sacrifice pour apaiser ses mânes irrités.

Raconter chacun des traits d'héroïsme qui illustrèrent cette province de Thanh Hoa aux époques de persécution, serait impossible et peut-être, à la longue, fastidieux pour le lecteur le plus indulgent. Il en est pourtant de si beaux que l'on me permettra de les raconter.

\* \* \*

Quelque temps après le martyre du Vénérable Paul Tinh, lorsqu'on apprit l'arrivée de la flotte franco-espagnole, la persécution prit un caractère de violence inouïe. Dans certaines provinces, une rage infernale semblait s'être emparée des mandarins ; c'était une véritable boucherie de chrétiens.

Au milieu de tant d'horreurs, il y eut, raconte l'auteur de la *Vie de Mgr Puginier*, des épisodes d'une beauté à ravir les anges. Au Thanh Hoa, un enfant de 17 ans, nommé Moï, fit l'admiration même des païens. Lorsqu'il fut amené devant le juge, celui-ci, frappé de sa physionomie intelligente, essaya de lui sauver la vie.

“ — Foule au pied la croix, lui dit-il, et je te donnerai une barre d'argent.

“ — Excellence, ce n'est pas assez.

“ — Eh ! bien, je te donnerai une barre d'or.

“ — Ce n'est pas encore assez.

“ — Comment, s'écrie le mandarin stupéfait, ce n'est pas assez ! Combien demandes-tu donc ?

“ — Excellence, si vous voulez que je foule aux pieds la croix, donnez-moi de quoi m'acheter une autre âme. ”

Et l'intrépide jeune homme marcha au supplice d'un air radieux.

L'année 1862 ferma, on l'a vue, l'ère des persécutions officielles, mais non celle des massacres ; 1874 et 1884 ont donné à l'Eglise d'Annam autant de martyrs en quelques mois que trente années des règnes du terrible Minh Mênh et de son digne petit fils, Tu Duc.

Toujours généreuse, la province de Thanh Hoa offrit, sans compter, ses enfants au glaive des bourreaux. L'année 1884 surtout lui fut particulièrement cruelle, puisque plus de 1,800 de ses chrétiens furent égorgés par les massacreurs aux ordres de la Cour de Hué. Quatre de ses paroisses sur six furent entièrement dévastées, et la population chrétienne tout entière fut réduite à la dernière misère.

\* \* \*

Mgr Puginier, de grande et vénérée mémoire, nous a conservé le récit de ces événements à la fois navrants et glorieux. Je ne résiste pas à la tentation de détacher d'une de ses lettres du mois de septembre 1886 cet épisode, un des plus émouvants du martyrologe tonkinois.

A Ké Ben, paroisse située au nord de la province, un vieux clerc minoré, âgé de quatre-vingt-neuf ans, nommé

Ha  
élé  
tier  
I  
chè  
pac  
long  
seu  
ter  
de l  
cont  
A  
dait  
priè  
sata  
ferv  
rieu  
les c  
bient  
De  
mont  
faire  
leurs  
lité a

De  
l'œuv  
Elle f  
la pac  
centre  
Franc  
de nos

Hao, fut brûlé vif dans le poste de garde, avec les jeunes élèves de la maison du curé et un grand nombre de chrétiens.

Les mandarins et les lettrés, s'étant saisis d'eux, les attachèrent aux colonnes en bois, remplirent de paille les espaces vides et mirent le feu à la maison. On entendit longtemps la voix du vieux clerc minoré. Ce saint confesseur de la foi ne cessa, jusqu'au dernier moment, d'exhorter ses compagnons au repentir de leurs fautes, au pardon de leurs ennemis, à l'acceptation de la mort et à la parfaite conformité à la volonté de Dieu.

A ces pieuses exhortations, la voix des chrétiens répondait en chantant en chœur l'acte de contrition et les prières du Chemin de la Croix. A travers les hurlements sataniques des bourreaux, on entendait s'élever la prière fervente des martyrs. C'était un drame sublime et mystérieux qui commençait sur la terre et allait s'achever dans les cieux. Une à une les voix s'éteignirent, et il ne resta bientôt sur le sol qu'un monceau d'ossements calcinés.

Depuis, ce lugubre ossuaire a été enclos d'un mur et surmonté d'une croix. Tous les fidèles y venaient, le samedi, faire le Chemin de la Croix, et s'exciter, par l'exemple de leurs pères, martyrs, à l'amour des souffrances et à la fidélité au service de Dieu.

\* \* \*

De pareilles secousses n'étaient pas de nature à favoriser l'œuvre des conversions dans la province de Thanh Hoa. Elle fut d'autant plus longue à s'en remettre et à croire à la pacification définitive du pays que, placée loin de tout centre européen, il était plus facile aux ennemis de la France et de la Religion, de la tromper sur les intentions de nos compatriotes. " Qui sait si les Français resteront en

Annam ? Qui sait si les persécutions d'autrefois ne reviendront jamais ? ” Voilà ce qu'ont dû se demander les païens désireux de se convertir, voilà ce que beaucoup se demandent encore sans doute. Tant que la réponse à ces questions et à mille autres de ce genre reste douteuse, même parmi les âmes de bonne volonté, neuf sur dix attendent.

Telles me semblent être les raisons d'ordre général qui ont retardé, jusqu'à ces dernières années, l'œuvre des conversions dans la province de Thanh Hoa.

\* \* \*

Quoi qu'il en soit, les derniers compte-rendus de la Société des Missions Etrangères permettent de saluer, là comme dans les autres parties du Tonkin, l'aurore de la résurrection.

“ Les chrétientés se relèvent peu à peu des ruines amoncelées par les troubles de 1884-1886, écrivait, en 1897, Mgr Marcou, coadjuteur du vicaire-apostolique du Tonkin occidental. Toutes, à peu près, ont reconstruit leurs chapelles ; mais ce ne sont, hélas ! pour la plupart que de pauvres hangars ouverts à tous les vents.

“ Le mouvement de conversions signalé l'an dernier existe toujours. Malheureusement il n'a pu se développer, faute d'un personnel suffisant ; et cependant la population semble attirée vers notre religion ”.

L'année suivante, une nouvelle lettre du même auteur ajoutait :

“ La situation s'est avantageusement modifiée depuis 1896 ; elle nous donne le droit de concevoir de grandes espérances au point de vue de la conversion des païens ”.

Enfin, en 1900, les espérances commençaient à devenir des réalités, puisque, dans le courant de cette année, les

quelqu  
douzai  
adultes

Deu  
Thanh  
ment d  
ler d'u  
indigèr  
Protect  
œuvres  
La reli  
teux qu  
heureu  
indigèr  
le bon  
tèrent  
“ Une  
pareils

De lè  
nombre

Pour  
8 février  
lique d  
vince d  
le nom  
beaucou  
raison c

Lorsc  
pour en  
que les

quelques missionnaires de la province, aidés d'une demi-douzaine de prêtres indigènes, ont baptisé 545 païens adultes.

Deux œuvres nouvellement installées à la capitale de Thanh Hoa, ne peuvent manquer de donner à ce mouvement de conversions une impulsion nouvelle. Je veux parler d'une léproserie nouvellement fondée et d'un hôpital indigène confié aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres. Le Protectorat s'honore en facilitant l'installation de telles œuvres ; il ne saurait d'ailleurs faire de meilleure politique. La religion y aura aussi son profit ; car il n'est pas douteux que le dévouement des religieuses à soigner les malheureux ne soit une éloquente prédication auprès des indigènes païens et chrétiens. Il n'est pas possible qu'avec le bon sens pratique qui les caractérise, les Annamites n'en tirent pas la conclusion qui s'en dégage naturellement : " Une religion qui opère de tels prodiges et enfante de pareils dévouements, ne peut être que la vraie ".

De là à l'embrasser il n'y a qu'un pas : puissent-ils être nombreux à le faire !

Pour les y aider, le Saint-Siège, par un bref en date du 8 février 1902, détache cette province du vicariat-apostolique du Tonkin occidental, pour en former, avec la province de Ninh Binh, un nouveau vicariat-apostolique, sous le nom de Tonkin maritime. Les amis des missions se sont beaucoup réjouis à cette nouvelle, dans laquelle ils ont eu raison de saluer l'espérance d'un fructueux avenir.

### Le Curé de Phât-Diêm

Lorsque, venant des provinces du Sud, on quitte la mer pour entrer dans le Tonkin, par cette immense échancrure que les Annamites appellent le Cua-Dai, l'œil jouit d'un

spectacle vraiment grandiose. Derrière, c'est l'Océan s'étendant à perte de vue et mêlant, tout là-bas à l'horizon, l'azur de ses flots à l'azur des cieux. Devant, c'est l'immense estuaire où le Fleuve Rouge déverse dans la mer ses eaux couleur de feu. Puis, tandis que, sur la droite, la côte, une côte basse et indécise, semble fuir indéfiniment, à gauche et s'éloignant du côté de l'ouest, s'entassent les unes sur les autres les grandes montagnes de la chaîne laotienne.

\* \* \*

C'est entre ces montagnes et la mer, à une dizaine de kilomètres du rivage, que s'élève, au milieu de verdoyantes rizières, la belle chrétienté de Phât-Diêm, chef-lieu de la paroisse de ce nom.

Comme Venise, Phât-Diêm est construite sur des lagunes ; elle a pour rues des canaux et pour voitures des gondoles. A part cela, rien dans l'humble village annamite, aux maisons de bois, ne rappelle, même de très loin, la brillante reine de l'Adriatique. Ce qui n'empêche pas qu'il n'y a pas dans tout le Tonkin dix Européens qui n'aient entendu parler de Phât-Diêm et de son curé, le Père Six.

\* \* \*

Primitivement, le Père Six s'appelait Triêm. On sait avec quelle facilité les Annamites changent de nom ; voici à quelle occasion on lui changea le sien.

Il avait été placé, n'étant encore que diacre, auprès de Mgr Jeantet, à l'époque de la grande persécution de Tu Duc, en 1858. Un jour, le vénérable évêque allait tomber entre les mains des mandarins, qui, depuis quelque temps étaient

sur  
roga  
est e  
St  
fut c  
saine  
niers  
mites  
cre”  
aux  
diacr  
il dit  
capita  
son k  
Et  
pas le

Que  
nom d  
de la p  
jusqu'i  
Dur  
géolier  
ligence  
p. ofita  
et paie  
instruc  
de ces  
miers  
dans la  
qu'il a

sur sa piste, lorsque son diacre se présente, subit un interrogatoire qu'il a l'habileté de faire traîner en longueur et est emmené prisonnier ; l'évêque était sauvé.

Sur son refus constant de renier sa foi, le pieux lévite fut condamné à l'exil et envoyé dans une province malsaine du nord du Tonkin. C'est alors que, parmi les prisonniers, on prit l'habitude, tout-à-fait dans les usages annamites, de l'appeler du nom de son titre : " Monsieur le Diacre ". Or, le diaconat étant le sixième des ordres conférés aux clercs de la Sainte Eglise, le peuple, pour désigner un diacre, l'appelle tout simplement : " Maître Six ", comme il dit d'un sous-diacre : " Maître Cinq ", comme il traduit capitaine par " Monsieur Trois " à cause des trois galons de son képi, etc. . .

Et cela ne paraît singulier qu'à ceux qui ne connaissent pas le génie de la langue annamite.

\* \* \*

Quoiqu'il en soit, le Père Six laissa sur la terre d'exil son nom de Triêm et ne rapporta, lorsqu'il en revint, à la fin de la persécution, en 1862, que celui de Six, qu'il garda jusqu'à sa mort.

Durant sa captivité, ses compagnons de chaîne et ses geôliers eux-mêmes subissaient l'ascendant de cette intelligence d'élite unie à un grand cœur. Le pieux diacre en profitait pour faire quelque bien autour de lui ; chrétiens et païens écoutaient avec une respectueuse attention les instructions qu'il leur faisait sur la religion, et plus d'un de ces derniers rapporta de ces pieuses conférences les premiers germes de la foi. Grâce à l'habileté diplomatique dans laquelle il excellait déjà, à l'estime et à la confiance qu'il avait su inspirer à ses gardiens ; grâce aussi, sans

doute, au tout puissant argument de quelque belle pièce blanche ou jaune, il obtint de venir recevoir la prêtrise des mains de Mgr Jean Tat, presque à l'autre extrémité de la mission ; puis il retourna, l'ordination faite, reprendre ses fers et donner à ses compagnons de captivité les prémices de son sacerdoce.

Au retour de l'exil, il fut nommé, après quelques années de vicariat, curé de l'importante paroisse de Phât-Diêm.

“ Sa véritable mission commençait, écrit Mgr Gendreau. Quand il arriva à son poste, il se trouva en face du plus grand dénuement. La persécution avait réduit les chrétiens à la misère ; il n'y avait ni cure, ni église ; le personnel et les ressources manquaient. Situation religieuse, situation matérielle, tout était donc à reconstituer.

“ Le Père Six se montra à la hauteur de sa tâche : par son activité, son énergie, son grand sens pratique, il releva les courages, groupa les volontés et imprima un élan qui fit rapidement de Phât-Diêm l'une des plus belles et des plus florissantes paroisses du vicariat. ”

Les deux œuvres principales entreprises et menées à bonne fin par le curé de Phât-Diêm, sont l'érection d'une église monumentale au centre du village, et de remarquables travaux d'endiguement qu'il fit exécuter pour conquérir sur la mer les terrains qu'elle abandonnait et les alluvions que le Fleuve Rouge apportait. Chaque année, il gagnait quelques pieds sur l'Océan, avançant graduellement, au fur et à mesure que les eaux se retiraient : et l'on peut dire qu'aujourd'hui des milliers de personnes vivent des produits de ce sol fertile et nouveau. Aussi le nombre des chrétiens a-t-il doublé depuis le jour où le Père Six prit en main l'administration de la paroisse : il était alors 8,000 ; il est près de 15,000 aujourd'hui.

Pour recevoir tout ce monde les jours de dimanche et de fêtes, la construction d'une église monumentale s'imposait.

Cela  
il se re  
savent c

La pro

Je ne  
construc  
l'église c

L'aspe  
monieuse  
des déta  
de très l  
qui mesu

Le po  
travail d  
ment, av  
mouvoir  
l'apportai  
kilomètre  
cer encor

C'est q  
mites sor  
pour rem  
et, si deu  
puis un q  
qu'à ce qu

Cela n'était pas pour effrayer l'actif et intelligent curé. Il se remit à l'œuvre et tous ceux qui ont vu son église savent qu'il a réussi.

### La province de Thanh-Hoa — L'église de Phât-Diêm

Je ne pense pas qu'il existe dans toute l'Indo-Chine une construction de style annamite qui puisse être comparée à l'église de Phât-Diêm.

\* \* \*

L'aspect grandiose de l'ensemble, aussi bien que l'harmonieuse proportion des parties et la perfection relative des détails, forcent l'admiration du voyageur venu parfois de très loin pour visiter cet intéressant et curieux édifice qui mesure tout près de 70m. de longueur.

Le portique, taillé dans un seul bloc de pierre, est un travail digne des temps cyclopéens. On se demande comment, avec le seul secours de bras et de leviers, on a pu mouvoir cette masse énorme, la décharger du radeau qui l'apportait (car il a fallu l'amener en radeau, de plusieurs kilomètres), la mettre debout, l'avancer, la reculer, l'avancer encore, jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement en ligne.

\* \* \*

C'est qu'en effet, les moyens dont disposent les Annamites sont exactement ceux qu'emploieraient des enfants pour remuer un objet trop pesant. Ils s'y mettent à deux ; et, si deux ne suffisent pas, ils en appellent un troisième, puis un quatrième s'il est nécessaire, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils en soient venus à bout.

Je les ai vus quelquefois exécuter ainsi des travaux surprenants. Par exemple, lorsqu'ils veulent lancer à la mer une jonque laissée à sec sur la berge par la marée descendante, tous les hommes valides du village sont là, arc-boutés contre la barque, tandis que l'un d'entre eux entonne un chant de sa composition. Pendant que le chant déroule ses périodes musicales, on prend ses dispositions, on se regarde du coin de l'œil pour bien partir tous ensemble ; puis tout à coup au cri du chanteur : " Hé ! " chacun répond par la même clameur et en poussant de toutes ses forces la jonque dans l'eau.

Parfois deux petits morceaux d'un bois très dur, frappés en l'un contre l'autre, remplacent la voix fatiguée de l'improvisateur et, selon la cadence, excitent les ouvriers, dirigent l'action ou donnent le signal du repos.

C'est ainsi que les catéchistes du curé de Phât-Diêm ont vu, au son de leur lyre, d'énormes blocs de pierre s'ébranler, se dresser sur leur base et venir, comme par enchantement, se placer au lieu marqué. Seulement c'est tout de même plus facile à raconter qu'à faire.

A l'intérieur du monument, ce qui frappe surtout le visiteur, ce sont les proportions colossales des colonnes de la nef principale. Elles sont d'une seule pièce de bois et ne mesurent pas moins de un mètre de diamètre tant au sommet qu'à la base, sur une hauteur de treize mètres. Ces superbes colonnes ont été, m'a-t-on dit, offertes à l'église de Phât-Diêm par certains chefs des tribus sauvages de l'Ouest, en reconnaissance des services que leur avait rendus l'obligeant Père Six. Il ont tenu à bien faire les choses et n'ont pas craint, pour remercier leur bienfaiteur, de déporer leurs montagnes des plus beaux arbres qui les ombrageaient.

Un Chemin de croix sculpté sur marbre noir, d'après les indications du curé, mérite une mention spéciale, sinon

pour  
que j

C'e  
l'églis  
vre, n  
beauc  
ne pe  
tions,  
un ch  
Ve  
au mi  
forma  
du mi  
tre au  
parc d  
leurs  
courbe  
mite.

San  
tre de  
corps a  
pauvre  
de port  
sous de  
revêter  
entre e  
lablem  
de l'art  
couche  
unes et  
l'ornem

pour le fini du travail, du moins comme indication de ce que pourraient faire des ouvriers annamites bien dirigés.

\* \* \*

C'est la pensée qui vient à l'esprit de quiconque a visité l'église de Phât-Diêm. Oh ! certes ce n'est pas un chef-d'œuvre, mais c'est un monument fort curieux, qui dépasse de beaucoup tout ce que j'ai vu dans ce genre. D'ailleurs je ne pense pas qu'à moins de subir de profondes modifications, le style annamite soit jamais susceptible de produire un chef-d'œuvre.

Veut-on savoir en quoi il consiste ? Qu'on se représente, au milieu d'un parc, six rangées de beaux arbres bien droits formant cinq allées parfaitement parallèles, mais dont celle du milieu serait plus large du double que chacune des quatre autres. Un beau matin il prend fantaisie au maître du parc de couper les branches de ces arbres et de jeter sur leurs troncs mutilés une immense toiture aux arêtes recourbées en virgule : tel est le squelette de l'église annamite.

Sans doute, le menuisier, le maçon, le sculpteur, le peintre devront venir après, et donner, les premiers un peu de corps au squelette décharné, les seconds un peu d'âme à ce pauvre mo<sup>u</sup>. Le maçon l'entourera d'un mur qu'il percera de portes et de fenêtres ; il cachera la nudité de la toiture sous des voûtes, jettera sur l'humidité du sol un modeste revêtement de briques. Le menuisier reliera les colonnes entre elles par de solides poutres que le sculpteur aura préalablement ciselées avec soin et ornées des dessins capricieux de l'art oriental. Le peintre, enfin, couvrira d'une épaisse couche de gomme laque, couleur marron, la pâleur des unes et des autres. Fort bien ; mais tout cela n'est que de l'ornementation, de l'*extra*, dont on peut se passer à la

rigueur et dont on se passe même le plus souvent. Je le répète, l'essence de l'Eglise annamite consiste en cette forêt de colonnes que j'ai essayé de décrire.

Or les monuments du culte catholique sont encore ce que l'architecture annamite a produit de mieux : le désir d'édifier à l'hôte divin de nos tabernacles une demeure moins indigne de son infinie majesté, les exigences des cérémonies et sans doute aussi un goût esthétique un peu plus développé chez nos prêtres et chez nos catéchistes, ont donné un semblant d'essor à ce style encore au berceau, mais, il faut bien l'avouer, sans grand résultat.

Espérons que des monuments comme l'église de Phât-Diêm seront pour l'art annamite le point de départ de développements progressifs sérieux. L'Annamite manque d'imagination ; il copie, mais n'invente pas ; il imite, mais ne crée pas. Cela tient, sans doute, en partie à ce qu'il ne sort jamais de son pays et n'a jamais lu, en fait de récits de voyages, de descriptions ou d'aventures lointaines, que quelques boutades dédaigneuses et sottes d'auteurs chinois. Or l'imagination ne se développe qu'au contact d'images qui la frappent, qu'elle retient, combine et embellit.

Aujourd'hui la situation a bien changé. Sans sortir de son pays, l'Annamite peut contempler à Saïgon, à Ké-So, à Hanoi, à Ké-Sat, des monuments romans et gothiques du meilleur style. Qui sait si l'étude de ces divers édifices ne donnera pas un jour à quelque artiste du pays la pensée d'ajouter, à leurs constructions indigènes, d'heureux détails, de corriger des défauts, de surélever ceci, d'assouplir cela, bref, de donner à leurs monuments, tout en leur conservant leur physionomie propre et originale, une tournure un peu plus artistique.

J'ai parlé d'âme, plus haut. Ce que je reproche le plus à l'église annamite, c'est de n'avoir point d'âme. On a dit des monuments de la Renaissance qu'avec leurs plafonds de

cham  
tiers  
tangl  
Anna  
donc  
termi  
insipi  
la toi  
cintre  
geois  
de co  
la lu  
cher,  
donne  
moye  
luttés  
l'héro  
et ce  
teraie  
Je v  
tation  
che de  
ceraie  
rincea  
Les  
ont d  
couvri  
religie  
aux di  
les m  
sans e  
cas po  
par le  
europé

chambre à coucher ils ressemblaient à des tombeaux. Volontiers je comparerais à un corps mort et mutilé ce long rectangle gisant inerte au milieu de leurs villages et dont les Annamites se servent comme d'église. Voyons ! serait-il donc si difficile d'ajouter une tête à ce corps décapité et de terminer en chevet gracieusement arrondi, ce quadrilatère insipide ? Faudrait-il beaucoup de génie pour en rehausser la toiture de quelques pieds ; changer en élégantes fenêtres cintrées ou ogivales ces affreuses croisées de maisons bourgeoises, et remplacer leurs vitres blanches par des verres de couleur qui tamiseraient, en la teignant de mille nuances, la lumière à son passage ; ou bien, — mais ce serait trop cher, — par quelques-uns de ces bons saints en verre qui donnent tant de charme mystérieux aux vieilles églises du moyen âge ? Certes les sujets ne manqueraient pas, les luttes de l'Eglise d'Annam, le dévouement de ses apôtres, l'héroïsme de ses martyrs, suffiraient à en fournir les scènes, et ce serait une bien édifiante histoire que celle que raconteraient ces verrières aux générations futures.

Je voudrais encore qu'on modifiât les dessins d'ornementation. Des emblèmes chrétiens, une gerbe d'épis, une branche de vigne, un beau lys blanc sur sa tige verte, remplaceraient avantageusement les arabesques grimaçantes, les rinceaux bizarrement tourmentés de l'art chinois.

Les missions de Cochinchine occidentale et du Cambodge ont déjà donné l'exemple à ce sujet. Comme elles ont su couvrir le pays d'une magnifique floraison de monuments religieux, où le style indigène se marie avec un goût exquis aux divers styles de l'architecture européenne ! On dit que les métis ont les défauts des deux races dont ils sont issus sans en avoir les qualités. Je l'ignore ; mais ce n'est pas le cas pour les alliances dont je parle ici, à en juger du moins par les curieuses et gracieuses églises de style annamito-européen que j'ai vues aux environs de Saïgon.

### La mission de Phât-Diêm — Le P. Six

Pendant que je roulais ces pensées dans mon esprit, à l'occasion du monument que j'avais sous les yeux lorsque je visitai Phât-Diêm en 1894, un cathéchiste du vieux curé me raconta un épisode qui montra bien le caractère du Père Six.

C'était vers 1866, quelques années après la signature du traité de paix entre la France et l'Annam. Une affaire d'une certaine importance traînait en longueur devant les tribunaux de la province. Habités à traiter les chrétiens comme des parias auxquels il n'est dû aucune justice, les mandarins se décidèrent enfin à rendre leur sentence ; mais ce fut pour les condamner. Ils ne connaissaient pas encore le curé de Phât-Diêm. Fort de son droit, celui-ci part pour la capitale et porte l'affaire au tribunal du roi. Arrivé à la cour, il fait avertir le Ministre des Rites, et selon le cérémonial usité en pareil cas, s'agenouille et frappe par trois fois un tambour spécialement destiné à cet usage. A cet appel d'un de ses sujets en détresse, le roi paraît. Prostrné à ses pieds, sans lever les yeux sur le monarque, ce qui aurait été puni comme un crime de lèse-majesté, le prêtre expose son affaire au roi qui l'écoute avec bienveillance, lui donne gain de cause et le renvoie satisfait.

Cette victoire remportée par un prêtre catholique au lendemain de la plus effroyable des persécutions qui aient ensanglanté l'Annam, cette sentence arrachée au terrible persécuteur Tu Duc, montrent assez de quelle énergie et de quelle merveilleuse finesse diplomatique devait être doué le petit homme aux yeux vifs, au langage doux et poli, à l'air simple et distingué qu'était le Père Six, confesseur de la foi, en son vivant curé de Phât-Diêm, honoré du titre de grand mandarin, décoré de plusieurs ordres royaux, ayant même le droit d'arborer à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'Honneur.

SON

“

pou  
fruit

Il  
ligio  
pare  
la di  
la cr  
recu  
chac  
admi  
nait  
apos

L'  
son c  
mém  
des M  
de so

“ 7  
Socié  
leur p  
pliqu  
les lie  
de ch  
des p

### Phuc-Nhac

SON PETIT-SÉMINAIRE — SA LÉPROSERIE — SES BIENHEUREUX

“ Je vous ai choisis, disait Notre-Seigneur à ses apôtres, pour que vous alliez par le monde, que vous portiez des fruits et que ces fruits demeurent ”.

Il ne suffisait pas, en effet, pour l'établissement de la religion chrétienne, que les prédicateurs de la Bonne Nouvelle parcouraient le monde en répandant à pleines mains la divine semence. Pour en surveiller l'éclosion et en diriger la croissance, comme pour en activer la maturation et en recueillir les fruits, il était nécessaire d'établir à la tête de chacune des portions du champ du Père de famille, un administrateur vigilant et actif. C'était le conseil que donnait à Tite, son disciple, le grand missionnaire des temps apostoliques, Paul de Tarse.

L'expérience avait été probante. Les continuateurs de son œuvre ne pouvaient mieux faire que d'employer les mêmes moyens. C'est pour cela, sans doute, que la société des Missions étrangères écrivit à l'article 2 du chapitre 1er de son Règlement :

“ Tous les ouvriers évangéliques qui appartiennent à la Société des Missions étrangères doivent comprendre que leur principale fin, leur principale obligation, est de s'appliquer à la création d'un clergé indigène, aussitôt que dans les lieux où ils travaillent, il y aura un nombre suffisant de chrétiens pour composer une Eglise et pouvoir en tirer des pasteurs ”.

\* \* \*

Je ne crois pas qu'on ait jamais pu reprocher à nos confrères, depuis l'établissement de notre Société, d'avoir négligé cet article de notre règlement. Dès qu'une mission se fonde, quelquefois même avant qu'elle se fonde, un des premiers soins des missionnaires est d'y établir un Petit-Séminaire et un Grand-Séminaire. C'est ainsi qu'ont été fondés à Xà Doai les séminaires du Tonkin méridional ; et c'est ainsi que fut fondé le Petit-Séminaire de Phuc-Nhac, en 1867, alors que les provinces qui forment aujourd'hui la mission du Tonkin maritime devaient continuer 35 ans encore à faire partie du Tonkin occidental.

Reprenant le projet formé par ses prédécesseurs, mais que la persécution et la punerie de personnel n'avaient pas permis de réaliser, " Mgr Theurel, vicaire-apostolique du Tonkin occidental, avait résolu, dès le début de son épiscopat, de fortifier l'action de son apostolat en divisant en deux la mission qu'il jugeait trop étendue pour être convenablement administrée par un seul homme. Il s'agissait de détacher du Tonkin occidental les deux provinces du sud, Ninh Binh et Thanh Hoa, pour en former un nouveau vicariat qui, à cette époque déjà, aurait compté environ 55,000 chrétiens.

C'est pour préparer la division du vicariat-apostolique en même temps que pour placer la nouvelle mission dans des conditions de viabilité plus favorables, que fut fondé le Petit-Séminaire de Phuc-Nhac.

Mgr Puginier, alors provicaire du Tonkin occidental, en fut le premier supérieur. Sa main vigoureuse et sûre dirigea pendant deux ans le nouvel établissement, et lui donna cette impulsion première d'une importance si capitale, puisque d'elle dépend souvent tout l'avenir.

Depuis lors, le Petit-Séminaire de Phuc-Nhac n'a pas cessé de prospérer. J'ai eu la bonne fortune de visiter, il y a une dizaine d'années, cet intéressant établissement et j'ai

été fort étonné de voir que chez lui il y avait encore ; j'ai eu la peine si je ne me souviens pas ment sans Mais je ne me souviens pas morts, et lui-même de Phuc-Nhac supérieur.

Le Père L... comme professeur consacrant son cœur, ne se souvenant de son devoir qui est encore moyennement minute, de son front honneur élèves des séminaires *latins* en quatre volumes manuel classique et du Tonkin.

Il était, plein de bonté, de son tation de jouer la mission s'en préoccuper pour déplaire.

Toutes ces choses n'avaient pas n'avaient pas n'avaient pas sa mort en France tumeur intestinale écrivait-il :

été fort édifié de tout ce que j'y ai vu, tant chez les élèves que chez les professeurs. La plupart de ces derniers vivent encore ; j'alarmerais leur modestie et leur ferais de la peine si je louais ce qu'eux trouvent si naturel : un dévouement sans mesures joint à autant de piété que de science. Mais je ne suis pas tenu à la même réserve envers les morts, et les vivants ne me pardonneraient pas de parler de Phuc-Nhac sans dire un mot du Père Ravier, son ancien supérieur.

\* \* \*

Le Père Ravier y demeura près de trente ans, dont dix-neuf comme professeur de rhétorique et dix comme supérieur, consacrant à cette œuvre toute son intelligence et tout son cœur, ne se contentant pas du strict accomplissement d'un devoir qui aurait peut-être suffi à d'autres ; mais trouvant encore moyen, grâce à un emploi méticuleux de chaque minute, de composer plusieurs ouvrages classiques qui font honneur à sa science et rendent de grands services aux élèves des séminaires tonkinois. Je ne citerai que son *Dictionnaire latin-annamite*, et son *Cours d'histoire ecclésiastique* en quatre volumes, qui fut, aussitôt que paru, adopté comme manuel classique dans tous les séminaires de la Cochinchine et du Tonkin.

Il était, par surcroît, le plus charmant des hommes, tout plein de bonne humeur et résistant difficilement à la tentation de jouer une farce, de bon aloi s'entend, quand l'occasion s'en présentait ; ce qui, entre gens d'esprit, n'est jamais pour déplaire.

Toutes ces qualités faisaient du Père Ravier un missionnaire universellement estimé et aimé. Aussi en apprenant sa mort en France où il était venu se faire opérer d'une tumeur intestinale, son vicaire-apostolique, Mgr Gendreau, écrivait-il :

“ Cette triste nouvelle nous cause une profonde émotion, car tous nous sentons l'étendue de la perte que font le collège de Phuc-Nhac et la mission tout entière. ”

Quant à lui, voici dans quels sentiments il était quelques jours avant de mourir :

“ J'accepte volontiers et avec une entière résignation ce que le bon Dieu décidera. Je demande pardon à tous les confrères de la peine et des torts que j'ai pu leur causer le sachant ou ne le sachant pas. Je me recommande instamment à leurs prières et leur adresse, pour la dernière fois, l'expression de mon affection sincère et cordiale. Mon dernier vœu est que le Seigneur daigne bénir la mission du Tonkin occidental. Je ne regrette pas de mourir ; mais je regrette de ne pas revoir ce beau Tonkin où j'ai passé vingt-neuf ans de ma vie, de ne pas revoir les confrères et le cher village de Phuc-Nhac avec sa léproserie ! ”

\* \* \*

Cette léproserie dont le souvenir poursuivait le Père Ravier jusque sur son lit de mort, était l'œuvre des dernières années de sa vie, œuvre poursuivie avec le zèle, l'activité, l'esprit d'organisation qu'il apportait à toutes ses entreprises, et sans préjudice de la formation de ses chers séminaristes. Sous sa direction, cette léproserie de Phuc-Nhac ne pouvait tarder à progresser sensiblement. C'est que le bon Père n'épargnait ni son temps, ni ses peines, quand il s'agissait de l'intérêt de ses chers lépreux. Que de fois entre deux classes, on le voyait quitter le Petit-Séminaire à la hâte pour le plaisir de porter une bonne parole, un mot de consolation à ces infortunés et revenir reprendre la correction d'un devoir, la préparation interrompue de son cours ou de la lecture spirituelle des élèves.

Ces fréquentes visites, l'affection manifeste qu'il leur por-

tait, le so-  
chaient et  
le monde  
d'eux-mêm  
ses adept  
mourir, le  
trois cent  
hospice qu  
tence. Cor

Lorsqu'e  
drales qui  
de se retir  
l'architect  
et de la pe  
pant autou  
tes qu'elles  
arceaux ple  
rosaces ens  
res fineme  
missels enc  
rien de tou  
cache derriè  
fois et que  
du monde e  
beaux des I  
été parlé, Pa  
Thanh, son

tait, le soin qu'il prenait de leur bien-être matériel, touchaient ces pauvres gens habitués à être repoussés de tout le monde avec horreur ; et ils ne tardaient pas à demander d'eux-mêmes à embrasser une religion qui savait inspirer à ses adeptes de pareils actes de dévouement. Aussi, avant de mourir, le Père Ravier eut-il la consolation de voir près de trois cents lépreux, presque tous chrétiens, réunis dans cet hospice qui ne comptait pas encore quatre années d'existence. Comme la mort doit être douce après une telle vie !

\* \* \*

Lorsqu'on visite en Europe quelqu'une de ces belles cathédrales qui suffisent à illustrer une ville, on demande avant de se retirer, à voir encore le trésor : après les merveilles de l'architecture, les merveilles de l'orfèvrerie, de la broderie et de la peinture ; après les faisceaux de colonnettes grimant autour des gros piliers et se jouant à travers les voûtes qu'elles soutiennent entre la terre et le ciel, après les arceaux pleins de grâce et de souplesse et les merveilleuses rosaces ensoleillées, les croix ornées de diamants, les bannières finement brodées, les calices en or ciselé, les vieux missels encadrés de miniatures. L'église de Phuc-Nhac n'a rien de tout cela à montrer au pieux pèlerin ; mais elle cache derrière son maître-autel un trésor plus précieux mille fois et que ses paroissiens ne donneraient pas pour tout l'or du monde et tous les diamants de la terre, ce sont les tombeaux des Bienheureux martyrs Pierre Dat, dont il a déjà été parlé, Paul Kloan, ancien curé de la paroisse et J.-B. Thanh, son catéchiste.

\* \* \*

C'est encore dans l'exercice de la charité, en revenant de visiter un malade, que furent pris et emmenés dans les prisons de Ninh-Binh, les Bienheureux Kloan et Thanh, ainsi qu'un autre catéchiste, le Bienheureux Pierre Hiêu. On sait ce que sont les prisons annamites ; ce serait se répéter que de décrire tout ce qu'eurent à souffrir les généreux confesseurs pendant les deux années qu'ils eurent à passer dans cet affreux séjour où tous les tourments physiques et moraux semblent s'être donné rendez-vous.

Tout fut mis en œuvre pour les faire apostasier : les menaces furent vaines comme les promesses ; les supplices aussi inutiles que les bons traitements. Interrogé cent fois au cours de ces deux années, le Bienheureux Curé de Phuc-Nhac avait réponse à tout, et c'était toujours avec un tact exquis, un air de bonhomie mêlé de finesse et un à-propos parfait, qui plus d'une fois désarma même ses juges et ses bourreaux.

“ — Pourquoi refusez-vous de fouler aux pieds la croix ? lui demandait un jour le gouverneur de la province ; ce n'est pas raisonnable de préférer la mort à un acte aussi insignifiant.

“ — Grand homme, lui répondit le prêtre, si un mandarin, serviteur à gages de Sa Majesté, abandonnait le roi la veille d'une bataille sous prétexte qu'il pourrait y trouver la mort, que diriez-vous de lui ? Qu'il est un lâche, évidemment. Voilà pourtant ce que vous me proposez, et cent fois pire, à moi prêtre et serviteur du Seigneur du ciel. Serait-ce de tels actes que vous appelleriez raisonnables... ”

Un autre jour, le même mandarin l'avait invité à s'asseoir sur sa propre natte, à boire le thé et à manger le bétel avec lui :

“ — Comme vous me faites de la peine, lui dit-il ? voyons, est-il bien vrai que vous ne pourriez pas fouler aux pieds cette croix ?

“ — J'ai souvent réfléchi à ce que vous me dites-là, grand

Manda  
vaincu  
avez en  
un rebe  
ans con  
de la re  
vint, ap  
nous all  
tous la  
royaume  
“tez-le i  
“ pas su  
“ qui me  
nous sor  
tant san  
vertu, à  
personne  
du ciel e  
afin qu'il  
rité ”.

La co  
moment,  
mandarin

“ — F

un Parad

“ — M.

ne ici-bas

des places

maître so

récompen

Or, ces ré

que nous

“ — Ma

ciel ?

“ — Gr

Mandarin ; mais, plus j'y réfléchis, plus je demeure convaincu que ce serait un crime abominable de le faire. Vous avez entendu parler de Hoang Trot, sans doute ? C'était un rebelle fameux qui prit les armes, il y a quelques vingt ans contre Sa Majesté. Il avait, lui aussi, interdit l'exercice de la religion. Or, quand le roi Gia-Long, père du roi actuel, vint, après la défaite de Hoang Trot, dans la ville de Hanoï, nous allâmes lui rendre nos hommages et il nous donna à tous la permission de prêcher le christianisme dans son royaume : " Instruisez bien mon peuple, nous dit-il, exhortez-le à se livrer en paix à la culture de ses champs et à ne pas suivre les rebelles, comme ce scélérat de Hoang Trot, qui mettent le trouble dans l'Etat. " Depuis lors, nous, nous sommes efforcés d'obéir aux ordres du roi, en exhortant sans cesse le peuple à fuir le vice et à pratiquer la vertu, à ne point jouer, à ne point s'enivrer, à n'opprimer personne ; l'exhortant encore à adorer le souverain maître du ciel et de la terre, à prier pour le roi et les mandarins afin qu'ils gouvernent le royaume dans la paix et la prospérité ".

La conversation continua longtemps sur ce ton. Un moment, ayant entendu le saint prêtre parler du Paradis, le mandarin l'interrompit :

" — Fort bien ! mais comment savez-vous qu'il y a un Paradis ?

" — Mandarin, répondit le confesseur, le roi qui gouverne ici-bas un royaume, n'a-t-il pas des dignités honorables, des places privilégiées pour ses fidèles serviteurs ? Et le maître souverain du ciel et de la terre n'en aurait pas pour récompenser ceux qui lui ont été fidèles jusqu'à la mort ? Or, ces récompenses, et le lieu où il les distribue, c'est ce que nous appelons le Paradis !

" — Mais, comment savez-vous qu'il existe un maître du ciel ?

" — Grand Mandarin, il n'est pas nécessaire d'aller bien

loin pour le savoir. Tout l'univers est comme un grand livre ouvert qui l'enseigne clairement à qui sait y lire : considérez les merveilles de la nature et vous comprendrez facilement qu'il y a un Etre qui les a faites, un Seigneur qui les gouverne. Or, c'est cet Etre, c'est ce Seigneur que, dans notre religion, nous appelons le maître du ciel et que nous adorons".

Les deux cathéchistes étaient dignes de leur curé, et pas une fois leur courage ne se démentit sa cours de ces deux longues années de détention.

Enfin, après 20 mois d'attente, le jour tant désiré arriva,

**Le grand jour du martyre,**

Le jour qui donne au cœur ce que le cœur désire,

Qui brise l'esclavage et rend la liberté !

Le grand jour du combat que le triomphe achève,

Qui commence ici-bas sous le tranchant du glaive,

Et finit dans l'éternité !

Le matin de ce jour, pour les remercier de leurs bons offices pendant sa captivité, le Bienheureux Paul Kloan fit servir un repas à ses géoliers et offrit le bétel aux mandarins chargés de l'exécution ; puis il sortit, accompagné de ses deux cathéchistes, et se mit en marche vers le lieu du martyre en chantant avec eux le *Te Deum*.

Une foule immense les y avait précédés. Le saint prêtre lui adressa quelques mots d'adieu :

— Ne vous attristez pas sur notre sort : nous sommes innocents ; nous n'avons rien entrepris contre le Roi ni contre les lois du royaume ; le seul crime qu'on nous impute est notre titre de chrétien, nous mourrons parce que nous refusons d'abjurer la religion de Jésus, la seule vraie. Pour vous, qui nous avez suivis et qui allez voir couler notre sang, faites de salutaires réflexions et retournez en paix dans vos familles. Adieu".

Puis s'agenouillant, il ajouta :

“ — Ad  
Seigneur  
allons mo  
jouisse de  
et qu'il ce  
seule qui j  
l'autre ”.

**Héroïq**

Les pris  
ter les sain  
pendant pl  
leurs cacho  
de la louan  
mun avec to  
qui avaient  
l'Evangile,  
plus persua  
de sa créa  
égorger”,  
a dit autan  
persécution  
c'est peut-êt  
d'aujourd'hu

Quoi qu'il  
chacun des v  
Ninh-Binh, j  
que nous ave  
J.-B. Thanh  
parfois qu'on  
eux un pavill  
chrétiens de l  
l'ordre de les

“ — Adorations, respects et hommages soient rendus au Seigneur du ciel et de la terre pour l'amour duquel nous allons mourir ! Nous faisons des vœux pour que le roi jouisse de toutes sortes de prospérités, qu'il règne longtemps et qu'il cesse enfin de persécuter une religion divine, la seule qui puisse rendre l'homme heureux en cette vie et en l'autre ”.

### **Héroïques souvenirs — Un exploit merveilleux**

Les prisons de Ninh-Binh qui avaient eu l'honneur d'abriter les saints confesseurs, ne devaient plus guère cesser, pendant plus de 20 ans, d'entendre s'élever, du fond de leurs cachots étonnés, les accents de la prière chrétienne et de la louange divine. Ce privilège, d'ailleurs, leur était commun avec toutes les autres citadelles du royaume. Les tyrans qui avaient rêvé d'étouffer la voix des prédicateurs de l'Évangile, ne réussirent qu'à la rendre plus éloquente et plus persuasive, en l'obligeant à donner, sur place, la preuve de sa créance. “ J'en crois à des témoins qui se laissent égorger ”, disait Pascal. Plus d'un païen d'Annam en a dit autant sans doute au cours des trente années de persécution qui ensanglantèrent cette Église héroïque, et c'est peut-être ce qui explique les nombreuses conversions d'aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, il nous est impossible de donner à chacun des vénérables témoins du Christ, qui ont illustré Ninh-Binh, par l'effusion de leur sang, le souvenir pieux que nous avons été heureux de donner aux BB. Paul Khoan, J.-B. Thanh et Pierre Hiêu. Le nombre en a été si grand parfois qu'on dut, à une certaine époque, construire pour eux un pavillon spécial, où l'on tenait parqués les pauvres chrétiens de la province, en attendant que le roi envoyât l'ordre de les égorger (1852-62).

\* \* \*

Lorsqu'on passe à Ninh Binh et qu'on se rappelle ces souvenirs, on ne peut s'empêcher d'en rapprocher d'autres événements plus récents, où il est difficile de ne pas voir une corrélation avec les premiers. Dieu, dit l'Écriture, est patient parce qu'il est éternel. Mais quand l'heure qu'il a marqué pour sa vengeance a sonné, rien ne saurait en retarder l'exécution.

Quand il voulut punir la ville de Ninh Binh qui avait mis à mort les témoins de son Christ, écoutez ce que Dieu fit : parmi deux ou trois cents marins français venus au Tonkin pour arranger une affaire commerciale, il en prit un le plus jeune. Il lui adjoignit six matelots, et donna à cette troupe minuscule commandée par un jeune homme de 20 ans, la mission d'humilier le fol orgueil des mandarins, en s'emparant d'une citadelle protégée par de nombreux forts défendue par 1,700 hommes et jusque-là réputée imprenable.

Admirablement située à l'intérieur de l'angle que forment à leur confluent le Dai et le Van San, entourée des deux autres côtés par un canal large et profond, renfermée sur les quatre faces dans un mur d'enceinte bastionné de 2 kilomètres de long, défendue enfin par deux énormes rochers d'une trentaine de mètres de haut, couronnés l'un et l'autre par un fort, la citadelle de Ninh Binh se croyait bien de taille à défier toute une armée. Les mandarins le croyaient aussi, et sur cette foi s'endormaient tranquilles, chaque soir, derrière leur triple enceinte de canaux, de murailles et de pertuisances.

Or, un matin de décembre 1873, à l'heure où les dernières étoiles commencent à pâlir devant les premières clartés de l'aube naissante, un formidable coup de canon, parti du

milieu  
mandar  
réveil  
paraît-i  
dans u  
fleuve,  
flots, sa  
venait d  
On pa  
part et c  
poindre,  
elle s'ens  
Alors l  
l'expédit  
interprèt  
delle. Les  
à ce mom  
se rendre  
temps de  
parfait, p  
contre la t  
qu'au moi  
tes, il lui l  
Profitan  
par lui dai  
quelques n  
cour de H  
régler à l'a  
ment du pa  
informé Sô  
l'honneur c  
la chercher.  
que la moin  
situation qu  
le jeune hér

milieu des eaux, vint arracher brusquement de leur couche mandarins et soldats. Cette façon de sonner la diane du réveil n'était pas en usage dans les camps annamites, paraît-il. Surpris et effrayée, la foule court aux remparts dans une confusion indescriptible. Au beau milieu du fleuve, une mignonne canonnière se laissait bercer par les flots, sans paraître davantage émue du branle-bas qu'elle venait de causer.

On passe quelques instants à se contempler en silence de part et d'autre. Puis, au moment où le jour commence à poindre, la canonnière s'approche de la rive. Tout à coup elle s'ensable.

Alors l'aspirant Hautefeuille, commandant imberbe de l'expédition, saute dans un canot avec cinq matelots et son interprète et se fait déposer en face des portes de la citadelle. Les mandarins, que cette manœuvre intriguait, sortaient à ce moment, précédés du gouverneur de la province, pour se rendre compte de ce qui se passait. Sans lui donner le temps de se reconnaître, Hautefeuille, avec un naturel parfait, passe le bras autour du cou de ce dernier, lui pose contre la tempe le canon de son revolver, et lui déclare qu'au moindre mouvement agressif de la part des Annamites, il lui brûle le cerveau sans plus de formalités.

Profitant de son émotion, Hautefeuille se fait conduire par lui dans l'intérieur de la citadelle, et lui expose en quelques mots la situation : la fourberie criminelle de la cour de Hué avait obligé des officiers français envoyés pour régler à l'amiable certain différend à s'emparer momentanément du pays ; le chef du gouvernement provisoire en avait informé Son Excellence qui n'avait pas daigné lui faire l'honneur d'une réponse ; alors, lui, Hautefeuille, venait la chercher. Et comme elle se faisait attendre, comprenant que la moindre tergiversation pourrait compromettre une situation qui ne manquait pas de devenir embarrassante, le jeune héros français tira sa montre :

“ Si, dans un quart d'heure, vos soldats ne sont pas venus, à genoux devant moi, me rendre leurs armes, je vous brûle la cervelle ”.

Et, de nouveau l'enlaçant du bras gauche, il lui pose contre la tempe le terrible revolver.

Devant ce jeune homme de 20 ans et ces cinq matelots, le gouverneur de la province de Ninh Binh capitula sans conditions, et ses 1,700 soldats se rendirent à merci.

E

Nos l  
tre en t  
de com  
evêque  
C'est  
tournée  
défavor  
tention  
Au m  
Mgr Fal

T  
E

ses cons  
train, qu  
à Trondl  
naire.

Nous :

enus,  
brûle

NORVÈGE

---

pose

elots,  
sans

# EN HIVER

Par Mgr FALLIZE

VICAIRE APOSTOLIQUE DE NORVÈGE

---

Nos lecteurs seront certainement bien heureux de voir reparaitre en tête d'un nouvel article le nom aimé de Mgr Fallize. Tant de communications précieuses et attrayantes signées du vaillant évêque sont déjà venues enrichir nos *Annales*.

C'est encore d'une tournée pastorale qu'il s'agit, mais d'une tournée pastorale effectuée dans des conditions particulièrement défavorables, au milieu même du terrible hiver des latitudes septentrionales.

Au moment de franchir le seuil de sa résidence de Christiana, Mgr Fallize est interpellé par une voix amie :

 T votre pelisse donc, cher frère ! Ne l'oubliez pas, sans cela gare à vos rhumatismes par ce méchant froid !

C'est ma petite sœur, qui me prodigue ses soins et ses conseils maternels au moment où je vais prendre le train, qui, en dix-sept heures de temps, doit me transporter à Trondhjem, première station de ma tournée extraordinaire.

Nous sommes au 19 février.

\*  
\* \*

En Norvège, cela signifie le cœur de l'hiver avec des montagnes de neige, un froid à faire fendre le granit et des tempêtes à faire trembler nos rochers.

A Christiana même, nous avons 10 degrés de froid ; mais ma bonne sœur sait bien qu'en passant la haute chaîne du Dovrefjeld, qui sépare le Nord de la Norvège du Sud, je verrai bien autre chose ; et puis elle se rappelle combien mes forces ont baissé pendant cet hiver, exceptionnellement rigoureux.

\* \* \*

Mais je ne puis différer ce voyage. A Tronhjem, on m'attend pour l'inauguration de la nouvelle église Saint-Olaf ; et de là, je devrai me rendre par mer à Bergen pour y inaugurer les nouvelles installations chirurgicales de notre hôpital, et à Stavanger pour y installer une communauté de religieuses.

A la garde de Dieu !

Quelques heures déjà après mon départ, cela commençait à devenir amusant. En ces parages, le chemin de fer doit percer, dans de profondes tranchées, d'énormes moraines, que, dans des temps préhistoriques, les glaciers y ont entassées.

Or pendant que nous avançons sans songer à mal, M. Aquilon avait trouvé bon, dans un accès de fôlâtrerie, de combler de neige une de ces tranchées. Le résultat immédiat en était qu'à un moment donné, le train s'arrête tout court et que, sans plus de formalité, mon vis-à-vis, un gros consul général d'une des petites Républiques de l'Amérique du Sud, se jette, ou plutôt est jeté dans mes bras.

— Pardon, Monseigneur, je vous ai fait mal !

— Au contraire !” aurait répondu mon cher compatriote, M. B... Mais moi, je ne pouvais pas répondre, car il

m'avait pre

Cependa

“ — Il n

était prév

bientôt voi

manceuvres

l'obstacle. S

précipiter d

le feu, ma

patience. T

Et nous

voyageurs, c

condamnés à

Rœken et de

attendant qu

Après un c

avant” com

consul génér

à-vis aurait

secousses, qu

terre du Cau

voilà lancés d

A Hamar,

traper le tem

Sans autre

notre route au

et épais mante

m'avait presque enfoncé la poitrine et j'étais hors d'haleine. ”

Pendant le conducteur accourt :

“ — Il n'y a aucun danger à craindre, Messieurs ; le cas était prévu. La locomotive est pourvue de son bélier ; et bientôt vous verrez comment, par une série de savantes manœuvres en arrière et en avant, nous triompherons de l'obstacle. Seulement la neige a eu la méchante idée de se précipiter dans la cheminée de la locomotive et d'éteindre le feu, mais on est en train de le rallumer. Un peu de patience. Tout va s'arranger. ”

\* \* \*

Et nous patientons, et nous méditons sur le sort des voyageurs, qui, au beau milieu des fêtes de Noël, ont été condamnés à passer trois journées aux petites stations de Røken et de Hæggedal entre Christiana et Dremmen, en attendant que le blocus de la neige fût levé.

Après un quart d'heure, la manœuvre “en arrière et en avant” commença. Bien entendu j'avais invité mon cher consul général à prendre place à côté de moi ; car son vis-à-vis aurait pu me coûter la vie. Une bonne douzaine de secousses, que je ne saurais comparer aux tremblements de terre du Caucase, enfin un coup de sifflet victorieux, et nous voilà lancés de nouveau vers le Nord.

A Hamar, où un long arrêt est prévu, nous pourrions rattraper le temps perdu.

\* \* \*

Sans autre incident digne d'être noté, nous poursuivons notre route au milieu des champs ensevelis sous un blanc et épais manteau de neige, tantôt gravissant péniblement

et lentement, des rampes rudes, tantôt dévalant à grande allure le long des pentes rapides. De loin en loin de petites stations se présentent. Mais bien peu de voyageurs profitent du passage du train : la rigueur de la température retient les gens chez eux et il faut d'urgentes raisons pour les décider à se déplacer par un temps pareil.

Bientôt, nous franchissons sur un long pont de fer le lac Mjoesen, petite pièce d'eau d'une centaine de kilomètres de longueur. Ce pont, on pourrait le remiser en hiver, car la glace serait assez épaisse pour permettre au train de la traverser, tout aussi bien que les lourds traineaux qui croisent en tous sens la surface du lac, à la place des bateaux à vapeur qui le sillonnent en été.

En longeant la partie sud du lac Mjoesen, nous pûmes nous amuser à voir un grand nombre de grands et de petits patineurs s'escrimer avec leurs *skis* (patins de neige) sur la surface de la nappe d'eau gelée et couverte de neige.

\* \* \*

Hamar, chef-lieu d'un ancien évêché, hélas ! est toujours sans prêtre catholique et sans l'ombre d'une chapelle. Nous dinons au restaurant de la gare. Bonne cuisine ; mais le quart d'une bouteille de vin de Bordeaux ordinaire y coûte 80 ore (1 fr. 10).

A partir de là nous sommes confiés à un train de modèle réduit, fort bien aménagé du reste. La température est descendue à 15 degrés, et le conducteur nous avertit qu'il y aura mieux. Nous en avons la preuve à la maison de Bena, où on nous laisse le temps d'aller savourer une tasse de moka : 17 degrés au-dessous de 0 !

\* \* \*

A Ko  
20 degr  
son nez  
exposé à  
nez, une  
teinte p  
vous fai  
nir le m  
frotter l  
soit dégr  
charité r  
poignée  
insu son

Avant  
conducteur  
nuit, je fi  
ture pour  
Il n'y e  
dispositio  
froid du l  
Un peu  
reste, je s  
" — Al  
la circulat  
Mais le  
" — Ne  
et quoique  
bien 30 de  
nous avon  
Il avait

A Koppang, où nous devons prendre notre souper, c'est 20 degrés, et tout le monde prend la précaution de protéger son nez et ses oreilles ; car par cette température, on est exposé à les avoir gelés en un tour de main, et comme un nez, une fois gelé, a la mauvaise habitude de prendre une teinte pourprée, une telle mésaventure a l'inconvénient de vous faire passer pour un ivrogne. Le seul moyen de prévenir le mal, pourvu que l'on s'en aperçoive à temps, c'est de frotter l'appendice nasal avec de la neige jusqu'à ce qu'il soit dégourdi. C'est pour ce motif que, parmi les actes de charité norvégienne, on énumère encore celui de tendre une poignée de neige à son voisin, lorsqu'on s'aperçoit qu'à son insu son nez ou une de ses oreilles a pris la teinte de la craie.

\* \* \*

Avant de me coucher sous le tas de couvertures que le conducteur m'a apportées, pour affronter les rigueurs de la nuit, je fis une petite promenade dans le couloir de la voiture pour voir combien j'avais de compagnons de voyage.

Il n'y en avait aucun ; j'avais donc toute la voiture à ma disposition, et tout fier d'avoir seul osé présenter le front au froid du Dovrefjeld, je m'endormis.

Un peu après minuit un arrêt du train me réveilla. Du reste, je sentais aux oreilles des picotements.

“ — Allons, me dis-je, faisons un petit tour pour faciliter la circulation du sang.”

Mais le conducteur m'arrêta :

“ — Ne sortez pas, Monseigneur. Nous sommes à Rœraas et quoique la gare soit hermétiquement fermée, nous avons bien 30 degrés de froid. C'est moins que les 45 degrés que nous avons eus dernièrement ; mais pour vous, c'est trop.”

Il avait raison. Je le sentais, du reste, malgré les efforts

du conducteur pour chauffer la voiture. Ah ! la bienheureuse pelisse ! Je m'y glissai, j'entassai par dessus mes couvertures.

Oui, mais j'avais mon nez qui, malgré un frottement d'importance, continuait à piquer et à brûler à tel point qu'il m'était impossible de me rendormir.

Du reste, je n'étais pas seul réveillé. La lune veillait également ; elle me montrait, en haut, des pics gigantesques, étincelents dans leur parure d'argent et de diamants ; en bas, à ma droite, des gouffres affreux, au fond desquels la Gula charriait, avec un vacarme infernal, ses blocs de glace.

“ — C'est beau ! aurait dit notre cher Père Lamotte, de Lille, mais pas amusant. ”

Une heure cependant plus tard, le paysage devint moins âpre. D'opulentes fermes et de rustiques chalets encadrés par la neige, nous saluaient du fond d'une riante vallée ou sur les pentes des montagnes.

\* \* \*

Vers 7 heures du matin, je vis de loin la bruyante cascade Lerfossen : j'approchais de Trondhjem.

Un instant encore, et voilà la flèche de l'ancienne église métropolitaine, jadis le mausolée de notre saint roi Olaf, en restauration depuis un demi-siècle. C'est la première fois que je voyais cette flèche, car elle n'était terminée que depuis quelques mois.

Trondhjem, qui s'appela Nidaros jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, fut fondé par le roi Olaf Trygvason en 996, après la conquête du pays. Ce roi y bâtit une église et une résidence royale.

Nidaros devint ainsi le berceau de la royauté norvégienne. Olaf-le-Saint, mort en 1030, l'agrandit et, canonisé après sa mort, y attira les pèlerins de toute la Scandinavie, ce qui ne contribua pas peu à la prospérité de la ville.

Une  
notre  
bientôt  
nous r  
oreille

Il fa  
toire d  
que no  
Sacré-  
la paro  
curés r  
Le 1  
liberté  
le gouv  
de leur

La pe  
hors de  
la Norv  
Amt, le  
un terri  
de 350,

C'éta  
tant la v  
au cœur  
Saint-Ol  
se avec é  
l'Etat no  
nom de S  
rende au

\* \* \*

Une demie-heure plus tard, je me trouvai abrité dans notre nouveau presbytère de Saint-Olaf. Un bon feu m'eût bientôt remis à mon aise ; car, nous autres, missionnaires, nous n'avons pas le temps de nous soigner des nez et des oreilles gelées.

\* \* \*

Il fallait, avant tout, procéder à la délimitation du territoire de la nouvelle paroisse, séparée de l'unique paroisse que nous eussions eue jusqu'alors dans ces régions, celle du Sacré-Cœur, et puis notifier au gouverneur la création de la paroisse de Saint-Olaf, ainsi que les nominations des curés respectifs.

Le pouvoir civil nous laisse, sous ce rapport, pleine liberté ; mais, comme nos curés sont officiers de l'état civil, le gouvernement doit connaître leurs noms et le territoire de leur juridiction.

La paroisse du Sacré-Cœur comprenait jusqu'alors, en-dehors de la ville de Trondhjem, l'ancienne métropole de toute la Norvège, trois provinces entières : le Nordre Trondhjem Amt, le Soendre Trondhjem Amt et le Romsdals Amt, avec un territoire de 56,320 kilomètres carrés et une population de 350,000 habitants.

C'était absolument trop grand. Nous avons donc divisé tant la ville que l'ancien district en deux et avons construit, au cœur de la cité, tout près de l'ancienne cathédrale de Saint-Olaf, qui est entre les mains des protestants, une église avec école et presbytère, sur un magnifique terrain que l'Etat nous a cédé à un prix minime. Elle devait porter le nom de Saint-Olaf en attendant que la divine Providence rende au culte catholique sa majestueuse cathédrale.

\* \* \*

Enfin le bienheureux jour, où le divin sacrifice va être offert pour la première fois dans le nouveau sanctuaire, dimanche 23 février, était arrivé. J'avais fait la visite canonique auprès de nos chères Sœurs, inspecté notre école, bouclé tous les comptes, gros souci pour un pauvre évêque missionnaire ; et maintenant, je pouvais me vouer entièrement aux fêtes.

\* \* \*

Dès 8 heures du matin, j'installai solennellement le nouveau curé de la paroisse du Sacré-Cœur, qui devait abandonner son ancien pasteur, un vaillant fils de la France, à la nouvelle paroisse, où tout était à organiser.

Ses fils spirituels eurent les larmes aux yeux en le voyant remplacé par son zélé vicaire. Sans doute, ils aimaient beaucoup ce prêtre ; mais ce n'est pas lui qui les avait baptisés, instruits, arrachés à l'erreur et fait entrer dans le sein de la véritable Eglise.

\* \* \*

En entrant au presbytère de Saint-Olaf, je fus tout saisi en voyant une foule immense assiéger le nouvelle église ; mais c'était une foule paisible et bienveillante, et la police chargée du maintien de l'ordre, n'avait aucune peine à remplir son mandat.

On sait qu'en droit strict, personne ne doit entrer dans une nouvelle église avant qu'elle ne soit bénie. Mais, vu le froid atroce, j'avais fait distribuer aux autorités des laissez-passer qui leur en auraient permis l'accès avant la cérémo-

nie ; mais tous ces messieurs protestants eurent la délicatesse de ne pas en profiter et de m'attendre, à demi-ensevelis dans la neige, devant la porte de l'église.

A 10 heures et demie une petite procession m'accompagna du presbytère à l'église.

Cette foule, en très grande partie composée de protestants, n'avait jamais vu un évêque catholique avec mitre et crosse ; et seules, les anciennes statues de la cathédrale leur en avaient donné une idée vague. Il y eut un moment d'étonnement et d'admiration.

Devant les portes de l'église m'attendaient le gouverneur, le président du Conseil communal, les deux maires de la ville, les magistrats et tout ce que Trondhjem possède d'hommes éminents. Voilà, il me semble, des autorités, qui, quoique appartenant à une autre religion que nous, savent honorer notre sainte religion mieux que les autorités de maint pays catholique.

Par une véritable tranchée, creusée dans des montagnes de neige, soutenu par mes assistants pour ne pas glisser sur le miroir de glace, je fis le tour de l'église prescrit par le rituel pour faire ensuite mon entrée solennelle, au chant des litanies de tous les saints. Toute la pieuse assistance, les autorités en tête, nous y suivit.

La cérémonie terminée, je montai en chaire pour expliquer les principaux dogmes de l'Eglise catholique, et surtout ceux qui nous séparent de nos "frères protestants". Oui, je les appelais "nos frères", en leur disant qu'ils l'étaient de par leur baptême, de par leur bonne foi, de par l'histoire de leurs ancêtres, christianisés et civilisés par l'Eglise catholique, dont la ruse et la violence de rois étrangers les avaient séparés. J'ajoutai que, précisément parce que l'Eglise les aimait comme ses fils, elle gémissait de les voir engagés dans un chemin dangereux et privés des principaux moyens de la grâce nécessaire au salut, et que, pour

ce motif, elle nous avait envoyés pour leur annoncer de nouveau toute la foi et la loi de saint Olaf, la foi et la loi qui, pendant cinq siècles, ont fait le bonheur et la gloire du peuple norvégien.

Je terminai en les suppliant tous, catholiques et protestants, de réunir, pendant la première sainte messe qui allait être célébrée dans ce nouveau sanctuaire de saint Olaf, leurs prières aux nôtres, pour qu'enfin, après tant de siècles d'une séparation douloureuse, la suprême prière du Pasteur des pasteurs, fut réalisée : *ut omnes unum sint !* ”

Et ces prières que je demandai, j'en suis certain, ils les auront faites.

\* \* \*

A cinq heures de l'après-midi, même assistance, même foule. Je commençai par installer le curé de la nouvelle paroisse. Dans le sermon, écouté religieusement aussi par les protestants, j'expliquai la vie de sacrifice et de dévouement du curé, surtout du missionnaire. Ensuite j'administrai, après un nouveau sermon, la confirmation aux enfants et aux nouveaux convertis des deux paroisses.

Après avoir adressé une dernière exhortation aux fidèles, je leur donnai d'abord la bénédiction apostolique et enfin la bénédiction du Saint-Sacrement. J'étais à moitié mort, mais si heureux, si heureux, parce que je pouvais proclamer avec mes chers confrères : “ *Hæc dies, quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.* ”

Cependant, notre tâche n'était pas encore entièrement remplie.

Le soir, M. le Gouverneur et les autres autorités qui avaient rehaussé notre fête par leur présence, nous faisaient l'honneur de venir s'asseoir à notre modeste table du presbytère. A mon invitation à réunir dans une même acclama-

tion le  
lique,  
rel, le  
me. Da  
ter, l'u  
rité ca  
d'anné  
de Tro

Le le  
plies d  
au mili  
Seul,  
“ les an  
tants f

Le le  
devait  
La m  
suivante  
rêt du b  
Lundh, l  
admirab  
Les il  
lots seme  
chaînes c  
l'horizon  
Mais t

tion les deux éminents personnages que nous autres, catholique, aimons comme nos pères, l'un spirituel, l'autre temporel, le Pape et le Roi, l'Assemblée répondit avec enthousiasme. Dans les toasts que ces Messieurs voulurent nous porter, l'un des maires présents ajouta l'éloge des Sœurs de charité catholiques et il exalta " le dévouement, que depuis tant d'années, les saintes Religieuses prodiguent à la population de Trondhjem, sans distinction de religion ".

\* \* \*

Le lendemain, tous les journaux de la Ville étaient remplis de descriptions sympathiques de cette fête catholique au milieu d'une ville et d'un pays protestants.

Seul, le *Luthersk kirkehidende* crut devoir protester contre " les amabilités prodiguées aux catholiques par les protestants fonctionnaires de l'Etat luthérien ".

\* \* \*

Le lendemain soir je me trouvais à bord du bateau qui devait me transporter en deux jours à Bergen.

La mer était calme, et lorsque, bien tard dans la matinée suivante, je me levai pour aller, pendant un assez long arrêt du bateau, à Christianssund, serrer la main à mon ami Lundh, haut fonctionnaire de cette ville, je fus témoin d'un admirable spectacle.

Les îles sur lesquelles la ville est perchée et la légion d'îlots semés à perte de vue sur le miroir de l'Atlantique, et les chaînes de montagnes, argentées par les neiges qui fermaient l'horizon, tout inondé de flots de lumière !

Mais tous ces flots n'arrivaient pas à vaincre l'opiniâtreté

du froid, pas même les gerbes de feu que le soleil du soir lançait sur le fjord de Molde.

Qu'il était beau, ce coucher de soleil !

Le disque empourpré va toucher le chapelet d'îles égrené à l'entrée du fjord. Tantôt il semble vouloir plonger dans les flots pour y tempérer ses ardeurs, et nouer le ciel et la mer avec sa ceinture d'or. Tantôt il nous regarde par une échancrure des îles, se dérobe un instant, reparaît et jette une raie de feu sur les eaux ; bientôt c'est un torrent de flammes qui embrase l'Océan et ses îles.

Le bateau marche à petite allure ; l'hélice glisse sans bruit : elle ne veut pas troubler l'hommage que la création rend à son créateur. A notre gauche, des cimes gigantesques, blanches comme l'hermine, la tête entourée d'une auréole mystérieuse, ressemblent à un chœur de novices s'inclinant devant l'ostensoir inondé par la lumière des cierges.

\*  
\* \*

Le soleil a disparu. Mais il reste la lampe du sanctuaire qui nous invite à adorer dans cet immense temple du Très-Haut. La lune vient de se lever ; l'or de la mer s'est convertie en argent ; pâles, les îles et les montagnes qui font la haie sur notre passage, semblent grelotter dans leurs fourrures de neige.

Bonne nuit !

Je ne me réveille que lorsque le bruit des vagues et une courte danse du bateau me disent que nous doublons le cap Stat, où les courants et les tempêtes sont en permanence. Peu après, je salue en passant l'île de Seljé, où sainte Suniva et ses compagnes firent le sacrifice de leur vie pour échapper aux poursuites des Normands payens. Les heures passent ; tour à tour nous jetons un regard dans le Nordfjord,

le So  
lété  
cune  
Le

Il y  
Siège,  
Franç  
J'eu  
le lenc  
neur e  
tion c  
tous fe  
Je r  
nouvel  
rendis  
furent  
tout ac

Peu  
bateau  
la Nor  
Cette  
noxe, et  
rer le pa  
frémisse  
d'eau, b  
écueils,  
Le Li

le Sognefjord et tous ces autres bras de mer, qui pendant l'été ravissent les yeux des touristes par des charmes qu'aucune plume, aucun pinceau ne saurait rendre.

Le soir j'embrassais mes confrères de Bergen.

\* \* \*

Il y avait juste une année, qu'encouragé par le Saint-Siège, j'avais fondé là et mis sous la protection de saint François-Xavier une petite Congrégation norvégienne.

J'eus le bonheur de la trouver florissante déjà ; et lorsque, le lendemain, entouré, cette fois encore, par M. le Gouverneur et les autorités de la ville, j'inaugurai la nouvelle section chirurgicale de l'hôpital confiée à leur dévouement, tous faisaient l'éloge de mes jeunes enfants spirituelles.

Je n'hésitais donc plus à leur confier également notre nouvel hôpital de Stavanger, et, dès le 28 février, je m'y rendis avec le premier essaim de cette jeune ruche. Elles y furent reçues à bras ouverts, et, depuis, elles y sont déjà tout acclimatées.

\* \* \*

Peu de jours après leur installation, je dus reprendre le bateau pour retourner à Christiana, en doublant le Sud de la Norvège.

Cette fois, c'était plus sérieux. Nous étions près de l'équinoxe, et les vagues courroucées voulaient absolument barrer le passage à notre brave *Lindholmen*. Elles hurlaient, frémissaient, écumaient, et en même temps des montagnes d'eau, brisées par les rochers de la côte, des flots et des écueils, chantaient des hymnes à vous faire frémir.

Le *Lindholmen*, frappé tantôt à la poupe, tantôt à la

proue, tantôt précipité dans un gouffre humide, tantôt soulevé par un flot furieux, oscille, se couche, plonge, remonte.

Rien ne le décourage. Seulement, lorsqu'après avoir visité les ports de l'Ouest et du Sud, il voulut également pénétrer dans ceux de l'Est, où les eaux chaudes du Gulfstream n'ont plus accès, il dut renoncer à l'aventure, de peur de manquer, par ce temps affreux, l'entrée du chenal qui permet de pénétrer, entre deux murs de glace, dans les ports, et de se faire couper en deux par les *icebergs*, ou encore d'être pris par les glaces.

\* \* \*

Mais tout a une fin, et le second soir après mon départ de Stavanger, j'étais rentré à Christiana, un peu meurtri, mais bien heureux d'avoir pu accomplir mon devoir, malgré les rigueurs et les dangers de l'hiver norvégien.

Par

Imp



resqu

C'e

C'est

lés le

des p

extré

littéra

au su

Ose

kilom

Yodog

JAPON

—  
OSAKA

Par M. l'abbé Walter, aumônier à l'école Meisi gakho, des  
Petits-Frères de Marie, à Osaka

—  
**Importance d'Osaka. — Le Yodogawa. — Mouvement  
des rues. — Véhicules japonais. — Commerce et  
commerçants.**



L'EXTREMITÉ orientale de la mer intérieure du Japon, entre deux chaînes de montagnes dénudées, une riche et fertile plaine d'alluvion s'allonge dans la direction du nord-est, jusqu'aux bords pittoresques du lac Biwa.

C'est la terre classique par excellence, l'Attique du Japon. C'est là que, depuis la plus haute antiquité, se sont déroulés les événements principaux de l'histoire du pays. Deux des plus grandes villes du Japon en occupent les deux extrémités : au nord-est, Kyôto, le foyer des idées, de la littérature, de la religion et longtemps la capitale politique ; au sud-ouest, Osaka, la ville de l'industrie et du commerce.

Osaka s'élève au milieu de la plaine, à une dizaine de kilomètres des montagnes, sur les deux rives du fleuve Yodogawa, non loin de son embouchure. La ville couvre

actuellement un espace d'environ 30 kilomètres carrés et s'étend chaque année ; elle contient déjà un million d'habitants, avec une augmentation annuelle de soixante-dix mille âmes. C'est le deuxième *fou* du Japon. On sait qu'au Japon il y a trois grands *fou*, c'est-à-dire trois villes ayant comme Paris en France une administration indépendante des départements où elles se trouvent.—Ce sont Tokyô, Osaka et Kyôto.

A la tête d'*Osaka-fou* se trouve un préfet, nommé par le peuple et approuvé de l'empereur. Pour la commodité de l'administration, la ville est divisée en quatre *Kou* ou quartiers, nord, sud, est et ouest. Chaque quartier a sa mairie et son conseil municipal.

\* \*

La plaine autour d'Osaka n'est qu'une immense rizière qui s'étend comme un plan géométrique d'un côté jusqu'à la mer et de l'autre jusqu'au pied des montagnes. Elle a, en hiver, l'apparence d'un vaste et morne marécage, coupé de villages innombrables, et en été elle ressemble à une grande mer de verdure.

Le Yodogawa, sorti du lac Biwa, traverse le nord de la ville en coulant de l'est à l'ouest. Il forme les îles de Nakano-shinna, de Dôjima, et se jette dans le golfe d'Osaka par cinq branches.

Le quartier de Kawagachi, mot qui veut dire "embouchure" est maintenant à une bonne lieue de la vraie embouchure, mais la mer y arrivait encore, il y a deux cents ans. Les sables amenés par le fleuve et rejetés par la mer ont formé une barre et des tourbillons dangereux.

Un amiral américain voulut, il y a une trentaine d'années, forcer l'entrée de la rivière sur une chaloupe montée

de 20 l  
disparut

Le Yo  
sans par  
toutes le

Ces ca  
des quat  
Ils sont r  
marchan  
transport  
bêtes de

Il est  
sur les c  
dédale in  
amarrées  
cheminée  
circulation

Par ses  
Hollande.  
trop de d  
d'Osaka et  
rapproche

Les bor  
des marche  
d'escaliers  
Les canau  
croyable de  
de foi affir

Plusieurs  
villes d'Oc  
deux cents  
de chemin  
Kobe et de  
de 800 mè

de 20 hommes. Il paya cher son audace ; la chaloupe disparut dans le gouffre avec tout son monde.

Le Yodogawa alimente une vingtaine de grands canaux sans parler d'une infinité d'autres plus petits qui arrosent toutes les parties de la ville.

Ces canaux s'étendent en ligne droite, dans la direction des quatre points cardinaux, et se coupent à angles droits. Ils sont nombreux surtout à l'ouest, dans la ville basse et marchande. Ils facilitent d'une manière extraordinaire le transport des marchandises dans un pays si pauvre en bêtes de somme.

Il est impossible de compter les barques qui circulent sur les canaux et le Yodogawa ; des deux côtés c'est un dédale inextricable d'embarcations de toute grandeur, amarrées au rivage, une forêt impénétrable de mâts et de cheminées. Il ne reste plus qu'un petit chenal pour la circulation des bateaux.

Par ses canaux, Osaka ressemble beaucoup aux villes de Hollande. On l'a même comparée à Venise ; mais il y a trop de disproportion entre la plupart des maisonnettes d'Osaka et les palais de marbre de Venise pour justifier le rapprochement de ces noms.

Les bords de la rivière et des canaux sont relevés par des marches de pierres taillées, ce qui fait une belle suite d'escaliers et donne la facilité de prendre terre partout. Les canaux et la rivière sont coupés par un nombre incroyable de ponts de toute grandeur. Des personnes dignes de foi affirment en avoir compté 4,000.

Plusieurs de ces ponts feraient honneur aux plus belles villes d'Occident. Le Temmabashi et le Tenjinbashi ont deux cents mètres de longueur. Les deux nouveaux ponts de chemin de fer que l'on construit pour les lignes de Kobe et de Kyoto ont 24 arcades et une longueur de plus de 800 mètres. Les pièces de fer viennent toutes faites

d'Amérique. On se contente de les mettre en place et de les boulonner. Le manque de hauts fournaux a empêché jusqu'ici les Japonais d'utiliser leur minerai de fer. Leur premier haut fourneau a été installé l'année dernière, près de Moji, dans le Kyushu.

\* \* \*

Les rues d'Osaka sont longues, droites et régulières, mais généralement peu larges et sans trottoirs. Elles sont parallèles aux canaux. Comme ceux-ci, elles se coupent à angles droits et courent dans le sens des points cardinaux ; ce qui, soit dit en passant, facilite grandement la tâche des sergents de ville : pour vous renseigner ils n'ont qu'à dire : " Allez au nord, filez à l'est, tournez au sud, appuyez sur l'ouest. . . . "

Les rues ne sont pas pavées ; mais elles ne portent guère d'autres charges que de petites charrettes à deux roues, tirées à bras d'hommes. Dans cette métropole du commerce de l'Extrême-Orient, l'absence presque totale des bêtes de somme à quatre pattes est certainement un fait à signaler.

Les ânes y sont aussi rares que les phénix. Quant aux chevaux, seule l'artillerie de la garnison impériale peut se payer le luxe d'en avoir, et encore sont-ils si petits, comparés à leurs confrères d'Occident, qu'on les prendrait volontiers pour de vulgaires ânon, dont ils ont d'ailleurs les pieds et l'entêtement sans la majesté des longues oreilles pour racheter leurs autres défauts.

Leur tête ne manque pas d'une certaine énergie de contour, mais leur marche est tout ce qu'il y a de plus gauche, ce qui provient de ce que dans le pays on les ferre avec de la paille. Un des grands soucis de l'administration mili-

taire, c'est fabriquer

De fiac cher à C pour pern par contri niques, et Amérique.

Les bicy et nuit, pa de simples Soldats, fa boutique, Marie, qui, de saint F

Etes-vous ture ? De (l'homme-c carosse en son timon, assez large vous emmai destination

Il court a de l'autre, Quand la jo Mais, parf mac vides.

Hiver et Je me tron alors tout le tage.

A 40 ans l ces malheure

taire, c'est de trouver des maréchaux-ferrants sachant fabriquer un fer à cheval.

De fiacres, d'omnibus, de tramways, inutile d'en chercher à Osaka. Les rues sont généralement trop étroites pour permettre l'usage de ces moyens de circulation ; mais, par contre, les poteaux et les fils télégraphiques, téléphoniques, etc., obstruent et sillonnent les rues, tout comme en Amérique.

Les bicycles ne peuvent plus se compter. Ils roulent jour et nuit, par les ruelles les plus étroites, et circulent, comme de simples piétons, au milieu des foules les plus houleuses. Soldats, facteurs, écoliers, commis de banques, garçons de boutique, tout le monde en a, sauf les Petits-Frères de Marie, qui, en bons religieux, préfèrent encore la voiture de saint François.

Etes-vous pressé ou fatigué, voulez-vous monter en voiture ? De la voix ou du geste vous héléz un *Kurumaya* (l'homme-cheval ou le cheval-homme). Il arrive avec son carosse en miniature, vous fait un gracieux salut, abaisse son timon, vous fait monter sur l'unique petit siège, juste assez large pour recevoir un hôte de capacité raisonnable, vous emmaillote d'une couverture *ad hoc*, vous demande la destination et le voilà qui part au petit trop ou au galop.

Il court ainsi du matin au soir, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, gagnant ici huit sous, là dix, ailleurs vingt. Quand la journée est bonne, il ramasse un *yen* (3 francs) Mais, parfois, il rentre chez lui, le soir, la poche et l'estomac vides.

Hiver et été, pluie et beau temps, c'est tout un pour lui. Je me trompe : la pluie, c'est pour lui le beau temps, car alors tout le monde monte en *kuruma* et on paie davantage.

A 40 ans le *Kurumaya* est usé. Et dire que beaucoup de ces malheureux aiment leur genre de vie, qu'ils pourraient

souvent échanger contre des occupations, peut-être plus lucratives, et surtout plus tranquilles et plus saines ; mais ils préfèrent la liberté, le grand air et le vagabondage.

\* \* \*

La première fois qu'on voit ces malheureux attelés comme des bêtes, haletant et suant à grosses gouttes, on est choqué ; et ne fût-ce que par un sentiment de respect pour l'espèce humaine, on n'ose pas monter en voiture.

Mais on se familiarise vite avec ce genre de locomotion commode et économique ; à la fin c'est la compassion qui vous porte à monter, ne fut-ce que pour faire gagner quelques sous à ces pauvres diables.

Aujourd'hui, avec l'envahissement des chemins de fer, l'importance du *Kurumaya* a diminué, mais jadis c'était le moyen ordinaire de voyager d'un bout de l'empire à l'autre.

Le même homme vous traînait par un chemin uni, toute la journée, allant constamment au petit trot. A midi et le soir, il avalait vite un bol de riz assaisonné de quelques poissons pourris ; le lendemain matin, dès l'aurore, la course recommençait, et le surlendemain de même. C'était une endurance héroïque à deux francs par jour.

Il y a quelques années Mgr Osouf, archevêque de Tokio, parcourut ainsi tout le nord du Japon en tournée pastorale, traîné pendant quinze jours, aller et retour, par le portier de l'archevêché, qui ne voulait laisser à personne l'honneur d'être le *Kurumaya* de Monseigneur.

Pour le transport des marchandises, c'est toujours de charrettes à deux roues qu'on se sert ; elles sont attelées de bêtes humaines, tant par derrière que par devant.

Rien de si étrange que les cris monotones, plaintifs, incessants, poussés alternativement, en chœur, par les tireurs

d'avant  
rendre l'â  
ce sont se

Pour ce  
rien à env

A certai  
denses qu  
*Kurumaya*

Les mai  
portes et  
donnant li  
lequel il es  
les Japona

Pour l'é  
le gaz et  
des chauffe  
rouges. Le  
et sombres  
gami, le di  
curité. Ajo  
comprendre  
désirer ; au  
d'expérienc

Heureuse  
Pour comb  
le nettoya  
sont battue  
sorte sont e

Pour être  
récente sor

d'avant et les pousseurs d'arrière. On dirait qu'ils vont rendre l'âme, que la voiture leur a passé sur le corps. Mais ce sont seulement des cris d'encouragement.

\* \* \*

Pour ce qui regarde le mouvement des rues, Osaka n'a rien à envier aux villes les plus peuplées de l'Europe.

A certaines époques, les masses humaines sont tellement denses que la police, par mesure de prudence, défend aux *Kurumaya* de s'y aventurer.

Les maisons sont construites en bois et en boue, avec portes et fenêtres mobiles, glissant dans des rainures et donnant libre entrée aux voleurs et surtout au vent, contre lequel il est impossible de se défendre. Aussi, dit-on que les Japonais " adorent " les courants d'air.

Pour l'éclairage on a le pétrole d'Amérique et de Russie, le gaz et l'électricité. L'office de fourneau est desservi par des chaufferettes contenant une demi douzaine de charbons rouges. Les maisons d'Osaka sont particulièrement basses et sombres. C'est l'effet d'une vieille superstition : Tukumami, le dieu de la richesse, se plaît, disait-on, dans l'obscurité. Ajoutez que les terrains sont bas et malsains, et vous comprendrez que l'hygiène publique laisse beaucoup à désirer ; aussi Osaka est-il devenu comme le laboratoire d'expérience, de la peste, du choléra et d'autres épidémies.

Heureusement que le mal apporte avec soi son remède. Pour combattre la peste, la police fait faire à époque fixe le nettoyage des rues et des quartiers. Toutes les nattes sont battues, la poussière est secouée, les déchets de toute sorte sont entassés, brûlés ou enlevés.

Pour être juste, il faut dire que les maisons de date récente sont plus hautes et mieux conditionnées que les

anciennes. Depuis quelques années on voit même de véritables palais en pierres de taille qui ne dépareraient pas les plus belles villes de l'Occident.

Les incendies sont rares à Osaka ; du moins on les éteint vite, ce qui, soit dit en passant, est un phénomène extraordinaire au Japon.

C'est qu'Osaka possède un magnifique château-d'eau, qui est situé au plus haut point de son ancien château-fort. Il est alimenté par la rivière. La pression de l'eau est telle qu'au moment d'un feu les pompiers n'ont qu'à appliquer leurs tuyaux à un robinet quelconque dans la rue, et aussitôt ils ont un jet d'eau assez puissant pour noyer les plus ardents brasiers.

Les magasins n'ont guère que des rez-de-chaussé, ils s'alignent des deux côtés des rues en une succession non interrompue. Le devant, donnant sur la rue, est complètement ouvert, sans murs, ni portes, ni fenêtres.

On y déploie toute l'année une activité fiévreuse ; les caisses vont et viennent par centaines ; tout le centre et l'ouest du Japon se fournissent à Osaka.

Les marchands se groupent comme les oiseaux de même plumage. Telle rue a la spécialité des médecines, on y fabrique toutes les drogues pharmaceutiques imaginables. Cette autre appartient aux ébénistes. Celle-là étale les faïences et les porcelaines. Ici sont les épiciers. Là les gros marchands de drap. Plus loin les vendeurs de ferrailles de toute sorte, puis viennent les ouvriers en bronze, tandis que les pâtisseries se faufilent un peu partout.

Enfin, sur le bord de la rivière, près de Kawagachi se trouve le marché aux poissons. Tous les matins, de six à huit heures, on y voit côte à côte toutes les espèces de poissons, grands et petits que Dieu a créés. Les pêcheurs d'Europe ne sauraient se faire une idée de la richesse de nos mers.

La  
tions  
Au  
taires  
Sur le  
templ  
A dro  
trouv  
gazon.  
Le  
du Cie  
Boudh  
fut un  
ressent  
gré de  
Chine  
Boudh  
dans se  
nables.  
place  
triompl  
Dans  
ges, ha  
d'Osaka  
une im  
par une  
tures.  
Obstac  
Les fa  
multipli  
d'années.  
d'Osaka.

La ville est ainsi divisée en quartiers suivant les occupations des habitants.

Au nord-est, autour du château, sont les écoles militaires et la garnison qui comprend vingt mille hommes. Sur les hauteurs à l'est et au sud-est, on ne voit que des temples bouddhistes, c'est *Teramachi* (la ville des temples). A droite et à gauche, par-devant et par derrière, on ne trouve que des temples de toute grandeur, entourés de gazon, de fleurs, d'arbustes, de sapins, de bosquets.

Le plus grand de ces temples est *Tennoji* (temple du roi du Ciel). Il remonte au prince Shôtôku, le Constantin du Bouddhisme japonais (vers l'an 600 après Jésus-Christ). Ce fut un saint bien singulier. L'empereur Sujun, craignant le ressentiment des anciens *Kamis*, ne favorisait pas assez, au gré de Shôtôku, le nouveau culte qui venait d'arriver de Chine par la Corée. Le jeune prince, ardent disciple de Bouddha, découvrit que l'empereur s'était rendu coupable, dans sa vie antérieure, d'homicides et autres crimes abominables. Pour l'en punir, il le fit assassiner (592) et mit à sa place une princesse qui le seconda dans ses projets et fit triompher le Bouddhisme au Japon.

Dans la cour du temple se dresse une pagode à cinq étages, haute de soixante mètres ; c'est le point le plus élevé d'Osaka. Du sommet de cette tour, la ville apparaît comme une immense agglomération de toits plats et bas, coupés par une forêt de hautes cheminées des modernes manufactures.

**Obstacles à l'évangélisation.—Le château d'Osaka.—  
Un peu d'histoire rétrospective.**

Les fabriques, les usines et les filatures de coton se sont multipliées d'une manière prodigieuse depuis une dizaine d'années. Les cotonnades constituent la principale industrie d'Osaka. Mais Osaka est également célèbre par ses lai-

nages, ses mousselines, ses papeteries, ses imprimeries, ses instruments de musique, ses eaux-de-vie, sa brasserie, son hôtel des monnaies, et son arsenal qui fabrique des canons et tout ce qui sert à la guerre.

Un chemin de fer de ceinture fait communiquer entre elles les extrémités de la ville ; en même temps bon nombre de grandes lignes partent dans toutes les directions. On n'y compte pas moins de quatorze gares ; celle du nord, appelée *Umeda* (champ de pruniers) est la plus vaste et la plus grandiose de l'Extrême-Orient. Elle est toute en fer et en granit et couvre des deux côtés de la voie une longueur de cinq cents mètres.

\* \* \*

Dans la première fièvre du négoce, les gens d'Osaka, si pratiques en tant de choses, oublièrent d'orner leur ville ; point de places publiques, point d'arbres ni de parcs, sauf les jardins de Teramachi, ni de monuments quelconques autres que les poteaux télégraphiques. Quand, plus tard, ils ont voulu réparer leur oubli, ils n'ont plus trouvé de place disponible. Force fut de chercher des parcs à la campagne. On acheta donc les jardins du grand temple de Sumiyoski à deux lieues au sud de la ville et la pittoresque vallée de Mino à cinq lieues au nord et loin de toute gare.

\* \* \*

De tout temps Osaka a passé pour un centre de plaisirs. Le riche et populeux quartier de Dôtombori, au sud de la ville, est presque exclusivement réservé aux théâtres et à leurs annexes. Les pièces et représentations s'y succèdent

tous les  
plût à l

Faut-  
trer dan  
populati  
d'Osaka  
trois par

Mais  
vraie foi

Le Ja  
l'ancien  
ment fa  
de polit  
temps de

D'un a  
est trava  
est étran  
politique,  
Pour con  
l'expulsio  
guerre si  
contre les  
de la foi  
avec le te  
Japonais  
saint Fran  
et les frui  
de nouvea

Le châ  
faire une  
tean d'auj

tous les jours, du matin au soir et du soir au matin. Et plutôt à Dieu que tout s'y passât innocemment !

Faut-il s'étonner que l'Évangile ait tant de peine à pénétrer dans ces masses plongées dans la sensualité. Sur une population totale de treize millions d'âmes, le diocèse d'Osaka comprend 4,300 fidèles ; la ville d'Osaka possède trois paroisses avec mille chrétiens.

Mais d'autres obstacles encore arrêtent le progrès de la vraie foi.

Le Japon traverse maintenant une époque de transition, l'ancien régime a disparu, le nouveau Japon est entièrement façonné sur l'Occident. Les esprits sont préoccupés de politique et de réorganisation sociale ; on n'a plus le temps de s'occuper de son âme.

D'un autre côté, depuis une quinzaine d'années, le Japon est travaillé par un esprit réactionnaire contre tout ce qui est étranger. Cet esprit n'a pu arrêter l'évolution civile et politique, mais il a paralysé le mouvement vers l'Église. Pour comble de malheur, la part que la France a prise à l'expulsion des Japonais hors de la Mandchourie, après la guerre sino-japonaise, a éveillé une défiance très visible contre les missionnaires catholiques. Pourtant le progrès de la foi est constant et réel ; le grain de sénévé deviendra avec le temps le grand arbre dont parle l'Évangile ; car les Japonais sont encore le peuple intelligent et bien doué que saint François-Xavier trouva au XVI<sup>e</sup> siècle dans ces îles, et les fruits de grâce qu'ils produisirent alors, se produiront de nouveau au moment marqué par la divine Providence.

\* \* \*

Le château d'Osaka est la merveille du Japon. Pour s'en faire une idée juste, il faut consulter l'histoire, car le château d'aujourd'hui n'est plus que l'ombre de lui-même.

Et, puisqu'il faut faire de l'histoire, commençons par le commencement. Donc, autrefois, avant l'âge d'or, l'âge de bronze, l'âge de fer, même avant l'âge de la pierre, soit polie, soit taillée, en un mot au temps des dieux, Amaterasu Amikami, la grande déesse qui éclaire le monde, donna naissance dans la haute plaine du ciel à *Amatsukiko hōho ninigi no mikoto*, c'est-à-dire à Sa Majesté, fils du soleil, haut prince, abondance dorée d'épis de riz. Elle l'envoya gouverner les vastes plaines de la terre qui s'étendent sous le firmament.

"Je veux, dit-elle, que la plaine aux luxuriants roseaux, le pays aux frais épis de riz, soit gouverné par vous. Vous et les empereurs, vos descendants, vous régnerez dans ce pays et la prospérité de votre trône n'aura d'autre limite que l'éternelle durée même du ciel et de la terre".

Elle dit, et le céleste empereur, accompagné d'une cour nombreuse, descendit par la haute échelle du ciel et atterrit au sommet du Kirishimayama, montagne au sud du Kiu-shu, où les gens du pays montrent encore avec vénération, aux dévots pèlerins, l'empreinte que son pied laissa dans le roc, quand il toucha la terre du Japon.

Son fils épousa *Toyotama him*, princesse de la mer, qui ne fut pas autre chose qu'un "crocodile", d'après le *Kojiki*, le plus ancien livre du Japon, écrit en l'an 712. Toutefois, le *Nihongi*, écrit en l'an 720 de l'ère chrétienne, prétend que c'était un "dragon". Entre des autorités aussi respectables, la critique n'a pas osé se prononcer, et le lecteur reste heureusement libre.

*Jimmon Tennō* (le souverain céleste à la divine valeur), petit-fils de la dite princesse et fondateur de l'empire japonais, se sentant trop à l'étroit dans le Kinshu, réunit ses fidèles Keraï, passa les mers, débarqua à l'embouchure du *Yodogawa* et éleva un temple au sommet de la colline voisine, sur l'emplacement même du futur château de Hideyo-

shi (60)  
Toutefi  
conquē  
avant c  
tienne,  
dant pi  
Japon.  
pénible  
mieux s  
abritée.  
place to  
château

Le XV  
Leurs m  
de hauts  
arsenaux  
resses les  
somptuet  
viandes,  
raviver  
intérêt; p  
s'assurer  
La princi  
sur le lac  
voyait pl  
édifices.

Mais les  
le puissan  
rendre au  
centre du

shi (660 avant Jésus-Christ). Ce fut le berceau d'Osaka. Toutefois l'empereur quitta bientôt ce lieu pour faire la conquête du Japon central, et la ville attendit longtemps avant de sortir de l'obscurité. Au IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, l'empereur *Nintokon* y établit sa résidence et, pendant plusieurs générations, Osaka resta la capitale du Japon. Mais pendant de longs siècles encore, la ville eut péniblement à lutter d'influence avec Sakaï, port de mer mieux situé, à trois lieues plus au sud sur une baie bien abritée. A la faveur des guerres civiles du XV<sup>e</sup> siècle, la place tomba au pouvoir d'un bonze, qui y bâtit un premier château fort et terrorisa les campagnes d'alentour.

\* \* \*

Le XV<sup>e</sup> siècle vit l'apogée de la puissance des bonzes. Leurs monastères s'étaient transformés en forteresses, avec de hauts remparts en pierre et des fossés profonds. Leurs arsenaux étaient remplis d'armes. Au fond de leurs forteresses les bonzes chantaient des hymnes devant des autels somptueusement ornés, buvaient le *saké*, se gorgeaient de viandes, tramaient des complots pour allumer, fomentier ou raviver des guerres civiles, quand ils y voyaient leur intérêt; puis ils comptaient sur leur caractère sacré pour s'assurer l'impunité et même le respect des populations. La principale citadelle de ces faux prêtres fut Hiyeizan, sur le lac Biwa, la plus grande bonzerie du Japon. On y voyait plus de 3,000 temples et une infinité d'autres édifices.

Mais les bonzes trouvèrent leur maître dans Nobunaga, le puissant seigneur d'Owari (1534-1582), qui entreprit de rendre au Japon l'unité et la paix. Il s'empara de tout le centre du Hondo et protégea les missionnaires catholiques ;

mais, voyant tous ses projets contrecarrés par les bonzes, qui ne craignaient rien tant que le rétablissement du bon ordre, il marcha contre Hiyeizan. Puis il mit le siège devant Ozaka ; le château comprenait cinq enceintes fortifiées. Après deux mois de combats, il ne restait plus que deux enceintes à prendre ; 20,000 bonzes avaient déjà péri. Les survivants, pour éviter le sort de leurs confrères, crurent prudent de se rendre à discrétion, ils eurent la vie sauve. Ils n'ont jamais pu se relever complètement du coup que Nobugana leur avait porté. Aussi l'ont-ils toujours considéré comme un démon incarné, envoyé pour détruire leur foi.

Nobugana mourut assassiné en 1582. Toyotomi Hidéyoshi, son principal général, recueillit sa succession et prit le nom fameux de Taïkosama. C'est lui qui fit crucifier les 26 martyrs de Nagasaki.

Hidéyoshi continua l'œuvre pacificatrice de Nobunaga. Sa grande ambition était de dépasser son maître en toutes choses. Nobunaga avait bâti sur le bord du lac Biwa le château d'*Azuchi*, qui éclipsait par sa magnificence tout ce qu'on avait encore vu au Japon. Hidéyoshi résolut d'en bâtir un plus grand encore. Il jeta les yeux sur Osaka qui par sa situation était comme la clef de tout le pays.

\* \* \*

Jusque-là Osaka ne s'était guère étendue que sur la rive droite du Yodogawa. Hideyoshi choisit la rive gauche pour l'emplacement du château et de la ville qu'il projetait. L'endroit même où Jimmon Tenna avait bâti son temple, fut choisi comme centre du château. Celui-ci était rectangulaire et mesurait près de huit kilomètres carrés. Il comprenait trois enceintes successives. Chaque enceinte était

fortifiée  
et large  
d'environ  
unes at  
de la t  
Au cent  
tout le c

Pour  
meilleur  
60,000 à

Tout  
arrivé a  
n'avait  
bras éta  
d'un écla  
et ses an  
fait inou  
foi. L'or  
ment.

" — U  
n'empêch  
garder pi  
même."

Ses pa  
sa mort  
admirait.

Le vrai  
avertissen  
contempla  
avait fait  
avec des n  
fracas com  
agitée. Os  
En une de

fortifiée : 1o par un fossé extérieur profond de 15 mètres et large de plus de 50 ; 2o par un rempart en granit haut d'environ 20 mètres, et couronné de tours dont quelques-unes atteignaient des hauteurs prodigieuses. A l'intérieur de la troisième enceinte s'élevait le palais de Hideyoshi. Au centre même se dressait une tour d'où l'on pouvait voir tout le château et les alentours de la ville.

Pour hâter les travaux Hideyoshi mit à contribution les meilleurs ouvriers de tout le pays. On en compta jusqu'à 60,000 à la fois. Au bout de deux ans tout fut achevé.

Tout réussissait au gré de l'heureux Hideyoshi. Il était arrivé au faite de la grandeur. Jamais monarque au Japon n'avait été plus absolu que lui. L'empire soumis par son bras était tranquille à l'intérieur et il brillait au dehors d'un éclat extraordinaire. La Chine venait d'être vaincue et ses ambassadeurs arrivaient pour lui demander la paix, fait inouï jusqu'alors. Il avait compris les vérités de notre foi. L'orgueil et les passions l'aveuglèrent malheureusement.

— Une seule chose, dit-il un jour aux missionnaires, m'empêche de me faire chrétien. Si vous me permettez de garder plusieurs femmes, je me ferai baptiser à l'instant même.

Ses passions et le désir d'être adoré comme dieu après sa mort firent de lui un persécuteur de la religion qu'il admirait.

Le vrai Dieu ne lui avait cependant pas ménagé les avertissements. Un jour que le nouveau Nabuchodonosor contemplait avec orgueil la magnificence des œuvres qu'il avait fait faire, la terre se mit à trembler sous ses pieds avec des mugissements, des grondements de tonnerre et un fracas comparable au bruit d'une mer extraordinairement agitée. Osaka et Kyoto furent ruinés de fond en comble. En une demi-heure, il ne resta presque plus rien des ma-

gnifiques palais de Hideyoshi. Il s'enfuit presque nu, emportant son fils entre ses bras ; 700 de ses concubines furent écrasées sous les ruines. Le nombre des autres victimes dans l'étendue de l'empire est incroyable, mais on prétend qu'il n'y périt aucun chrétien ; " ce qui est certain, dit Charlevoix, c'est que toutes les maisons d'un côté d'une rue, étant tombées à Sakai, celle d'un chrétien où l'on avait coutume de se rassembler pour la prière, resta seule debout et ne reçut aucun dommage ".

Hideyoshi, obligé de vivre plusieurs jours sous une tente s'écia, dit-on, que Dieu le punissait, avec justice, d'avoir osé entreprendre ce qui était au-dessus de la condition d'un mortel (septembre 1596). Mais il en demeura là. Son cœur était endurci comme celui de Pharaon. Il ne vit pas plutôt la terre tranquille et la mer rentrée dans ses bornes qu'il releva ses palais.

**Un peu d'histoire ancienne. — Évolution des idées. —  
Transformation sociale**

Hideyoshi ne laissa qu'un fils, Hideyoshi, âgé de six ans. Pour lui assurer sa succession, il nomma un conseil de régence et mit à la tête Dyéyasu, le puissant seigneur de *Yédo*, à qui il avait déjà donné la main de sa sœur. A peine eut-il fermé les yeux (1598) que Dyéyasu se sépara de ses collègues et prétendit régner seul. La sanglante journée de Sékigahara lui donna raison et lui assura l'empire sur tout le Japon (1600), moins Osaka qui restait fidèle à Hideyoshi.

Quatorze ans se passèrent. Les ailes et les plumes poussaient à l'aiglon d'Osaka, qui voyait accourir sous ses étendards tous ceux qui étaient mécontents du nouveau régime et ils étaient nombreux. Les chrétiens avaient peu à espérer du jeune prince, superstitieux et adonné au culte des

idoles ;  
rallièrent

Dyéy  
vue d'O  
hâte qu  
lence d  
tres ; en  
mes. Il  
vant de

Les ch  
rent vai  
C'en fut  
impitoya  
tous les  
sexe (fé  
et elle ne  
plus à in

Cepend  
de troupe  
suprême.

Le 3 ju  
plus gran  
rit d'abor  
ses bataill  
victoire ét  
toute la v  
qui avait  
qui gardai  
reté sa fan  
suivit ; le  
Dyéyasu s

idoles ; mais ils avaient tout à craindre de Dyéyasu. Ils se rallièrent au parti de Hideyoshi.

Dyéyasu parut brusquement avec 200,000 combattants en vue d'Osaka où l'on avait eu juste le temps de jeter à la hâte quelques vivres (24 déc. 1614). Mais, malgré la violence de ses attaques, il fut battu dans toutes les rencontres ; en moins de sept semaines, il perdit trente mille hommes. Il se résigna alors à faire la paix, mais en se réservant de récidiver et de prendre mieux ses mesures.

Les chrétiens, voyant Dyéyasu battre en retraite, le crurent vaincu pour toujours et ils laissèrent éclater leur joie. C'en fut assez pour faire promulguer de nouveaux édits impitoyables qui condamnaient à la mort et aux tortures tous les fidèles, sans distinction de condition, d'âge ou de sexe (fév. 1615). Dès lors la persécution ne se ralentit plus et elle ne cessa de faire des martyrs que quand il n'y en eut plus à immoler.

\* \* \*

Cependant Dyéyasu faisait partout de nouvelles levées de troupes. Hideyoshi, de son côté, se préparait à une lutte suprême.

Le 3 juin 1615 se livra, sous les murs même d'Osaka, la plus grande bataille de l'histoire du Japon. La fortune sourit d'abord à Hideyoshi ; dès le commencement de l'action, ses bataillons enfoncent les premiers rangs de l'ennemi. La victoire était certaine, quand, tout-à-coup, derrière eux, toute la ville parut en flammes. C'était l'œuvre de Dyéyasu, qui avait réussi à acheter des partisans parmi les troupes qui gardaient la ville. Hideyoshi rentra pour mettre en sûreté sa famille et ses trésors. Une partie de ses troupes le suivit ; le reste se débanda dans un désordre indescriptible. Dyéyasu souilla sa gloire en ordonnant un massacre général

des vaincus. Le soir de cette horrible journée, cent mille cadavres jonchaient la plaine.

Cependant Hideyoshi s'échappa avec quelques fidèles *samourai*, s'enfuit au Kyushu, et on n'entendit plus jamais parler de lui. On raconte qu'un de ses enfants, âgé de sept ans, fut pris et amené devant Dyéyasu. Loin de paraître abattu, il reprocha au vainqueur son usurpation et se fendit le ventre. Dyéyasu, voyant l'enfant tomber à ses pieds, dit :

“ — A quoi a servi à Hideyoshi sa dévotion envers les dieux ? Pour moi, je n'ai jamais dépensé un liard pour le culte d'une divinité quelconque, et me voici le maître de l'empire ”.

Nobounaga, Hideyoshi et Dyéyasu sont les trois plus grands noms de l'histoire du Japon. Mais les deux premiers n'ont fait que travailler pour le troisième. Ils ont unifié, pacifié le pays qui avait été déchiré et morcelé par trois siècles de féodalité. Dyéyasu recueillit leur héritage et le transmit à ses descendants, qui le gardèrent pendant deux cent soixante-huit ans. La caricature s'est emparée de leurs noms. Nobunaga et Hideyoshi sont représentés suant sang et eau pour battre une pâtée de riz et faire des *mochis*, gâteaux dont les Japonais sont très friands ; derrière eux, Dyéyasu avale et savoure les *mochis* qu'ils ont préparés.

\* \* \*

Nobounaga, génie large et éclairé, avait compris les véritables intérêts du Japon, et il l'aurait fait entrer dans le concert des nations européennes, avec tous les avantages de la religion et de la civilisation chrétiennes, si la main d'un assassin ne l'avait pas arrêté au milieu de sa carrière.

Dyéyasu a sans doute été un soldat heureux, mais sa politique a été détestable. Il commença le mouvement rétro-

grad  
dans  
sur l

Le  
1615  
par le  
de la  
troisiè  
traces  
Sur  
jourd'  
dont l  
de mic

La l  
ainsi d  
pays  
Seuls l  
se firen  
pratiq  
Le S  
tout Je  
resque  
dait cor  
aux pl  
mépris  
C'éta  
ne dem

grade, qui enferma le Japon en lui-même, comme l'huître dans son écaille. Il mit le pays de trois siècles en retard sur les progrès de l'Occident.

\* \* \*

Le château d'Osaka échappa à la grande conflagration de 1615 ; mais son tour ne fut que retardé, car il fut incendié par les troupes du Shogun au commencement de la guerre de la Restauration (1860). Il n'en reste aujourd'hui que la troisième enceinte, et les murs portent encore partout des traces du feu qui a détruit les édifices.

Sur l'emplacement de la haute tour centrale s'élève aujourd'hui le château d'eau qui alimente la ville, et le canon dont la décharge fait connaître tous les jours l'heure exacte de midi.

\* \* \*

La longue paix qui suivit le siège d'Osaka paralysa pour ainsi dire le génie de la nation. Toutes les forces vives du pays s'endormirent dans un désceuvrement presque forcé. Seuls les gens d'Osaka montrèrent un peu d'initiative. Ils se firent marchands et développèrent un esprit utilitaire et pratique en opposition absolue avec l'esprit du *Samouraï*.

Le *Samouraï* ! Que de souvenirs évoque ce mot si cher à tout Japonais ! Le *Samouraï*, c'était le guerrier chevaleresque qui s'enflammait pour le point d'honneur, qui regardait comme sacrée la parole donnée, qui ouvrait son cœur aux plus généreux sentiments, qui affichait un souverain mépris pour le lucre et un absolu dédain de la mort.

C'était une nature généreuse mais inculte et sauvage, qui ne demandait que l'action de la grâce pour devenir, comme

autrefois le peuple franc, le soldat de Dieu, l'apôtre armé pour la défense de la vérité et de la vertu. Tel était le cœur du Samouraï. Tels avaient été les néophytes de saint François Xavier.

Ces temps sont passés, le cœur du Samouraï ne bat plus au Japon. La révolution de 1868 a changé la face du pays. Les choses d'il y a 40 ans appartiennent déjà à l'antiquité. Les vieillards sont dépaysés dans leur propre pays. La transformation des mœurs et des sentiments se fait avec une rapidité extraordinaire ; tout est devenu méconnaissable depuis les habits et les modes jusqu'aux idées et aux principes, aux lois et au langage. Le Japonais d'aujourd'hui vise à acquérir le génie des affaires. Autres temps, autres mœurs. Il a l'esprit vif, ouvert, rapide. Sa facilité d'imitation, d'adaptation, tient du prodige.

Quand on regarde le chemin qu'il a parcouru et le progrès qu'il a accompli depuis quarante ans, on ne peut qu'admirer le génie capable de faire tant de prodiges. Cette multiplicité d'idées toutes nouvelles pour lui, qu'il a su s'assimiler, ne prouve-t-elle pas qu'il se trouve à l'aise et comme chez lui dans ce monde intellectuel, et qu'il pourra se lancer avec succès dans la voie des découvertes et des inventions dès qu'il aura achevé ce premier travail de l'assimilation des idées déjà toutes faites ? Malheureusement le Japonais ne sait pas se hâter lentement. Il veut tout savoir, tout faire en un jour. Dernièrement, un jeune homme intelligent trouvait l'allemand très difficile, parce qu'après la première leçon, il ne se sentait pas encore capable de lire et d'écrire couramment.

Sous ce rapport les Japonais d'aujourd'hui ressemblent un peu à de grands enfants, chez qui on trouve toutes sortes de qualités et de défauts ébauchés, mais rien de bien nettement fini. C'est d'ailleurs le caractère de toute époque de transition. C'est cette instabilité qui faisait dire à Mgr Cousin, le plus ancien missionnaire du Japon :

“ Ici le  
en ont l  
compter :

## Développi L

La ville  
ment qui  
transform  
ne fait q  
faisait po  
l'Empire  
l'industrie,  
tances à la

Pour rét  
Ainsi, au  
grande Ex  
l'univers ét  
industriels  
spécimens  
quelque uti

Au moy  
clientèle dé  
Orient de  
élevé l'ann  
millions de

Ce qui e  
impulsion p  
ques entrep  
toujours été  
ville arrivai  
Toutefois si  
quelques an  
chure du Yc

“ Ici les choses ne vont jamais si bien ni si mal qu'elles en ont l'air. Il ne faut ni trop s'effrayer du mal, ni trop compter sur le bien ”.

**Développement matériel. — Projets pour l'avenir. —**

**L'instruction. — Statistique religieuse.**

La ville d'Osaka semble être restée en-dehors du mouvement qui travaille le reste du pays. Elle n'a pas eu de transformation à subir ; elle a toujours été marchande, elle ne fait que continuer son train de vie. Jusqu'ici elle faisait pour ainsi dire bande à part ; mais maintenant que l'Empire du soleil levant s'orienté vers le commerce et l'industrie, Osaka se trouve par la force même des circonstances à la tête du mouvement.

Pour réussir elle ne recule pas devant les dépenses.<sup>281</sup>

Ainsi, au mois de mars 1903, s'est ouverte à Osaka une grande Exposition nationale d'industrie à laquelle tout l'univers était convié à prendre part. Je veux dire que les industriels de tous les pays étaient invités à y envoyer des spécimens de machines ou d'autres objets pouvant être de quelque utilité au Japon.

Au moyen de cette exposition Osaka espère doubler sa clientèle déjà si nombreuse, et ouvrir dans tout l'Extrême-Orient de nouveaux débouchés à son commerce qui s'est élevé l'année dernière au chiffre respectable de cinq cents millions de *yen* (1,250 millions de francs).

Ce qui est appelé à donner au commerce d'Osaka une impulsion plus forte encore, ce sont les travaux gigantesques entrepris pour améliorer son port. Ce port n'a pas toujours été comme maintenant à une lieue de la ville. La ville arrivait, il y a 300 ans, près du château de Hideyoshi. Toutefois si la mer recule, la ville d'Osaka la suit. Dans quelques années, elle se trouvera de nouveau à l'embouchure du Yodogawa.

\* \* \*

Trois choses empêchent Osaka de devenir un port de mer : 1o le manque de protection contre les grosses vagues venant du large ; 2o le peu de profondeur de la côte ; 3o les sables constamment charriés par le Yodogawa.

Pour vaincre les obstacles, on projette de construire une immense digue ou jetée, longue de 15 kilomètres, enfermant un espace suffisant pour abriter presque toutes les flottes du monde. Puis on draguera et on creusera l'espace ainsi entouré jusqu'à la profondeur de 9 mètres. Enfin on creusera un nouveau lit pour le Yodogawa, afin qu'il puisse se déverser à la mer par un autre point de la côte et cesser d'ensabler le port.

Les travaux, commencés il y a quatre ans, sont déjà considérablement avancés. Le nouveau lit du Yodogawa est prêt ; il a près de mille mètres de large et est déjà traversé par deux magnifiques ponts de chemin de fer.

La grande jetée extérieure s'allonge. Elle demande soixante mille blocs de ciment, mesurant chacun cent vingt pieds cubes. Vingt-cinq mille blocs sont déjà faits, les autres se font à raison de quarante-huit par jour. Une vingtaine de dragues travaillent nuit et jour.

Dans quatre ans la jetée sera achevée et le port livré au commerce. Le reste se fera peu à peu. La dépense prévue monte à plus de soixante millions de francs. Mais la ville espère bien retrouver cet argent, car elle compte attirer les navires étrangers qui se sont arrêtés jusqu'ici à Kobé, et devenir le grand entrepôt tant extérieur qu'intérieur du Japon.

Réussira-t-elle dans ses projets ? Si elle doit compter sur le concours et la sympathie du reste du pays, elle a peu de chances de succès. A tort ou à raison, les gens d'Osaka

n'on  
ava  
eux,  
chef  
n'y  
E  
qu'il  
tent  
tran  
dire  
Te  
jalou  
Te  
à cen

Av  
avan  
qui,  
Les é  
aux l  
conn  
D'écc  
sonne  
nante  
sant.  
Et  
les é  
quatr  
pays,  
ce qu  
tion a  
enfan

n'ont pas très bonne réputation. On les dit spéculateurs, avares, voleurs. Se trouve-t-il un employé honnête parmi eux, il risque de perdre sa place, il sera congédié par son chef ; il faut que tout le monde soit compromis pour qu'il n'y ait pas de dénonciateur.

Enfin on leur reproche de n'être pas patriotes. Il est vrai qu'ils ont peu de goût pour le service militaire ; ils détestent la guerre et ne cachent pas leur goût très vif pour la tranquillité et les jouissances de la paix ; mais ils peuvent dire qu'à ce point de vue ils sont en bonne compagnie.

Tous ces reproches sentent un peu le dépit ; on les jalouse parce qu'ils sont riches.

Toutefois on ne saurait nier qu'ils prêtent bien le flanc à certaines accusations.

\* \* \*

Au point de vue de l'instruction, ils ne sont pas fort avancés. Toutefois rendons justice à leurs écoles primaires qui, assure-t-on, sont les mieux tenues de tout le Japon. Les écoles secondaires ordinaires correspondent à peu près aux lycées de province de France. Une école supérieure de commerce a été fondée à Osaka l'année dernière. C'est tout. D'écoles de droit et de médecine, rien ; d'Université, personne n'y a jamais songé. Pour une ville riche et entreprenante, peuplée d'un million d'habitants, ce n'est pas suffisant.

Et quelle éducation donne-t-on dans ces écoles ? Dans les écoles primaires on apprend la lecture, l'écriture, les quatre opérations, un peu d'histoire et de géographie du pays, c'est à peu près tout ce qu'on peut y faire et c'est tout ce que nos braves gens d'Osaka demandent. Cette instruction a suffi à leurs pères et à eux ; elle doit suffire à leurs enfants.

La grande entrave de l'éducation au Japon, c'est l'emploi des caractères chinois, dont les Japonais, si progressistes en tant de choses, n'ont pas encore su se débarrasser.

Il faut dix années d'études, avec quatre ou cinq heures de travail par jour, rien que pour apprendre les caractères les plus usités dans la vie ordinaire. Cette difficulté met l'étudiant japonais irrémédiablement en retard sur ses camarades d'Occident. Il ne peut guère finir son cours à l'Université avant l'âge de 30 ans. Mais ce sont là des regrets bien stériles. Les caractères chinois sont devenus, grâce au bouddhisme, comme une partie intégrante de la langue japonaise littéraire ; et celle-ci ne peut, à moins de changer du tout au tout, se débarrasser de ces entraves treize fois séculaires. D'un autre côté, les caractères rendent quelques services, ce qui explique l'engouement de la nation à leur égard. Ils ont donné à la langue une concision que l'on chercherait vainement dans les langues européennes.

L'étude des caractères développe la mémoire d'une manière merveilleuse et constitue une excellente gymnastique intellectuelle pour la recherche des différentes expressions capables de rendre une idée. C'est donc une très bonne école d'éloquence et tel Kourounnaya japonais pourrait en remontrer à bien des orateurs européens. S'il n'excelle pas par la profondeur des idées, il l'emportera du moins par l'abondance des mots, qui continueront à rouler comme un fleuve intarissable longtemps après que son adversaire aura épuisé son vocabulaire.

Enfin les caractères chinois n'ont pas peu contribué à donner au Japonais ce génie des petites choses, cet esprit d'observation qui saisit du premier coup tous les côtés d'une pensée, le plus léger défaut d'une argumentation, les moindres détails d'un objet et leur permet de faire avec des riens tant de chefs-d'œuvre d'art en miniature.

Toute  
de savoir  
caractères  
surtout  
gage est  
harmonie  
sionnaire  
Bref,  
levé ; il  
d'Europe  
prendrai  
Universi

L'ensei  
hautes qu  
Japonais  
sérieux.  
naturelle  
que com  
qu'un rar  
contre l'E  
Ces dé  
sont peut  
Tandis  
Tokyo, à  
perdue a  
avec le r  
nombreux  
bateaux q

Toutefois, hâtons-nous de le dire, il n'est pas nécessaire de savoir les caractères chinois pour vivre au Japon. Ces caractères s'écrivent et ne se parlent pas. La langue parlée, surtout le langage populaire, s'en passe très bien. Ce langage est d'ailleurs assez facile à apprendre, très sonore et harmonieux. De fait, après une année de travail, les missionnaires parlent, confessent et prêchent en japonais.

Bref, au Japon, le niveau des études n'est pas très relevé ; il est loin d'égaliser celui des écoles correspondantes d'Europe, et cependant, à ne voir que les prospectus, on prendrait la moindre petite école secondaire pour une petite Université.

\* \* \*

L'enseignement touche à beaucoup de questions aussi hautes que variées. Mais, comment sont-elles traitées ? Le Japonais vise au curieux, à l'excentrique, plutôt qu'au sérieux. On donne une importance exagérée aux sciences naturelles, surtout aux mathématiques, et on néglige presque complètement les sciences morales. L'histoire n'est qu'un ramassis des mensonges débités par les protestants contre l'Eglise catholique.

Ces défauts de l'éducation, communs dans tout le Japon, sont peut-être plus accentués à Osaka.

Tandis que les étudiants de province affluent en foule à Tokyo, à Kyoto, même dans la petite ville de Yamaguchi, perdue au milieu des montagnes et sans communication avec le reste du pays ; peu viennent à Osaka, malgré les nombreuses lignes de chemin de fer et les milliers de bateaux qui y conduisent.

\* \* \*

Toutefois, Osaka donne des marques non équivoques d'un réveil consolant et rassurant pour l'avenir. L'accueil sympathique que les Frères Maristes ont trouvé auprès de la population et des autorités de la ville, fait honneur à leur bon sens pratique et montre qu'ils apprécient les bienfaits de la science et de l'éducation.

Le personnel de la mission catholique comprend : 1 évêque, 25 missionnaires européens, 2 prêtres indigènes, 4 Frères de Marie (du collège Stanislas de Paris), 4 séminaristes, 40 catéchistes indigènes, 16 religieuses du Saint-Enfant-Jésus (Chauffailles), 3 novices et 3 postulantes.

Le diocèse compte : 34 chrétientés, 8 églises ou chapelles, et 24 oratoires dans des maisons japonaises, 4 écoles, dont 1 de garçons et 3 de filles, comprenant 419 élèves, 1 école supérieure des Frères avec 100 élèves, 5 orphelinats avec 228 enfants, 149 enfants dans les ouvroirs et ateliers, 32 gardes-malades dans les hôpitaux.

\* \* \*

Voici le résultat des travaux spirituels du dernier exercice :

Baptêmes d'adultes (193 dont 75 <i>in articulo mortis</i> ).....	193
Conversions d'hérétiques.....	2
Baptêmes d'enfants de païens.....	258
— — de chrétiens ....	100
Confirmations.....	164
Confessions annuelles.....	1,574
Communions pascales.....	1,397
Saints viatiques.....	34
Extrêmes-Onctions.....	55
Mariages.....	40
Décès et émigrations.....	779

et  
mi  
lev  
lev  
ils

1  
sec  
et  
fai  
la  
que  
me  
enc  
Les  
fai  
Ah

Comme vous le voyez, le résultat de douze mois de durs et pénibles travaux n'est guère brillant. Toutefois, les missionnaires continuent à semer sans perdre courage et leur zèle est à la hauteur de la grande tâche que l'Eglise leur a confiée. Ils ne demandent qu'à se dépenser, et cela ils le font sans compter.

\* \* \*

Mais, hélas ! les moyens à leur disposition sont loin de seconder leurs désirs et leur bonne volonté. Tout a doublé et quadruplé de prix ! Or, l'allocation que veut bien nous faire la Propagation de la Foi reste la même et aujourd'hui la même somme ne peut plus permettre le même travail que précédemment. Il est crucifiant de se voir non seulement dans l'impossibilité de continuer les œuvres, mais encore dans la nécessité d'arrêter ce qui a été entrepris. Les braves missionnaires prennent sur leur nécessaire pour faire leurs œuvres et arrivent ainsi à se ruiner la santé. Ah ! venez à leur secours !

EGYPTE

## AU PAYS DES PYRAMIDES

Par Le R. P. CHAUTARD

DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, ANCIEN MISSIONNAIRE AU CAIRE

Nous sommes assurés de l'accueil que feront tous nos lecteurs aux pages pittoresques et instructives que le R. P. Chautard donne sur l'Egypte. Tout ce qui concerne cet antique et célèbre pays captive puissamment l'attention ; et le nom du sympathique missionnaire qui veut bien se faire notre cicerone sur ce sol illustre où il a passé les plus belles années de sa vie apostolique, garantit un voyage plein de charmes.



IL est au monde un pays célèbre, c'est sans contredit l'Egypte. Bien des siècles avant que Cécrops eût posé la première pierre d'Athènes et que Romulus eût creusé un fossé autour du berceau de Rome, l'Egypte brillait d'un éclat incomparable.

Suivant les tables de Manéthon, prêtre de Sébennitis, (Samanoud) contenant la liste et la durée de chaque dynastie, la fondation de la monarchie égyptienne remonterait à environ 5,000 ans avant Jésus-Christ. Aujourd'hui, on recule encore cette date, depuis la découverte, vraie ou fausse, du tombeau d'Osiris.

Qu  
déjà  
tous  
légen  
La  
trie, l  
Per  
Indes  
l'Egy  
entrej  
tes cis  
truisa  
tesqu  
miers  
Egypt  
venu ;  
Auj  
la ph  
déchif  
admir  
et joui

Je r  
pour l  
pour u  
de recc  
catholi  
sentant  
actuelle  
contras  
s'harm

Quoiqu'il en soit d'une pareille antiquité, l'Égypte avait déjà une histoire, à une époque qui n'a enregistré pour tous les autres pays de la terre qu'une suite de faits légendaires.

La religion, la science et les arts, l'agriculture et l'industrie, florissaient à la fois dans ce pays aimé du soleil.

Pendant que les guerriers de Sésostris portaient jusqu'aux Indes leurs armes victorieuses, les agriculteurs faisaient de l'Égypte le grenier du monde ; ses marins, sous Nechao, entreprenaient la circumnavigation de l'Afrique ; ses artistes ciselaient les bijoux les plus finis ; ses ingénieurs construisaient les monuments les plus anciens et les plus gigantesques de l'univers ; ses prêtres enfin éduquaient les premiers philosophes et historiens de la Grèce. C'est en Égypte qu'ont étudié Pythagore et Platon. Hérodote est venu y apprendre l'histoire et Strabon la géographie.

Aujourd'hui, il est vrai, on ne va plus en Égypte étudier la philosophie et les sciences, mais on y va toujours déchiffrer l'histoire sur les inscriptions hiéroglyphiques, admirer ses monuments, contempler son ciel sans nuages et jouir de son soleil sans éclipse.

\* \* \*

Je ne puis avoir la prétention de composer un Guide pour le touriste. Je voudrais simplement, par déférence pour un désir exprimé en haut lieu et dans un sentiment de reconnaissance à l'égard des bienfaiteurs des *Missions catholiques*, esquisser quelques tableaux égyptiens représentant les monuments antiques ou des scènes de la vie actuelle. De la comparaison de ces tableaux, naîtra le contraste, d'autres fois l'harmonie ; car les débris du passé s'harmonisent en bien des endroits avec les mœurs des

habitants de l'Égypte moderne. Donc en route pour le pays, ensoleillé des Pyramides !

\*  
\*  
\*

Disons d'abord que le voyageur découvrant la côte à l'ouest d'Alexandrie est déçu dans son attente. Cette plantureuse Égypte dont il a entendu parler avec tant de magnificence, se présente à lui sous la forme d'une côte basse, grise et complètement dénudée ; quelques constructions bizarres en font tout l'ornement.

Bientôt cependant la scène change ; à l'horizon, à travers une forêt de mâts de navires qui se mirent dans les flots bleus, apparaît un vieux fort dominant une longue ligne de docks et de maisons à terrasse : spectacle plutôt terne, si plusieurs mosquées ne proflaient leurs élégants minarets sur un ciel encore plus azuré que la Méditerranée. C'est le fort Napoléon, c'est Alexandrie, la ville qui doit son berceau au conquérant macédonien et en garde le tombeau. C'est le port le plus important de tout l'Orient.

Sur le quai, va et vient une foule cosmopolite, où les types sont aussi variés que les costumes.

En un clin d'œil, le paquebot est envahi. A Marseille, vous devez chercher vous-même des portefaix ; à Alexandrie, trois ou quatre Arabes saisissent en même temps chacun de vos colis et ne lâchent prise qu'après avoir reçu force coups de canne.

Attention à vous, si vous ne voulez pas être bousculés par la foule, heurtés par les caisses et les malles que les *chariats* (porteurs) enlèvent et emportent vivement hors du bateau.

Enfin, nous voici à terre, au milieu d'un brouhaha indescriptible. Pour en sortir le plus vite possible, prenons

une voiture  
parcourons  
Quelle  
Alexandre  
Amrou et  
de son ill  
immortalis  
chie de la  
brillé de l  
sciences et  
choses hum  
et les Ron  
des Arabes  
1798, elle n  
peine. Le X  
partie de so  
jour un peu  
grandit san

Alexandrie  
moitié europ  
300,000 habi

Complète  
possède ni m  
de Pompée.  
pour se dirig

Au sortir  
vastes espace  
vue est égaye

A droite, s  
été desséché ;

une voiture qui nous mènera rapidement à la douane et parcourons l'ancienne capitale de l'Orient.

Quelle cité a eu un passé plus brillant ! Fondée par Alexandre le Grand, défendue par César, conquise par Amrou et par Napoléon, héritière du nom et du tombeau de son illustre fondateur, évangélisée par saint Marc, immortalisée par les écrits des plus grands docteurs, enrichie de la plus belle bibliothèque du monde, Alexandrie a brillé de la gloire des armes, de l'éclat des lettres, des sciences et des arts. Toutefois, ô étrange vicissitude des choses humaines, l'antique reine de l'Orient sous les Grecs et les Romains, s'éclipsa rapidement sous la domination des Arabes et des Turcs ; et quand Bonaparte la prit en 1798, elle n'était plus qu'une bourgade de 6,000 habitants à peine. Le XIXe siècle a rendu à Alexandrie une grande partie de son prestige ; mais le vingtième lui ravit chaque jour un peu de son importance au profit de Port-Saïd qui grandit sans cesse depuis l'ouverture du canal de Suez.

\* \* \*

Alexandrie est aujourd'hui une ville à physionomie moitié européenne, moitié orientale. Elle compte plus de 300,000 habitants dont 60,000 Européens.

Complètement déchuë de son ancienne splendeur, elle ne possède ni musée, ni monuments anciens, sauf la colonne de Pompée. Aussi les touristes la traversent-ils rapidement pour se diriger sur la gare du Caire.

Au sortir d'Alexandrie, la voie ferrée coupe d'abord de vastes espaces déserts. Puis, à gauche, dans le lointain, la vue est égayée par les villas et les palmiers de Ramelh.

A droite, se montre le lac Mariout ou Maréotis. Il avait été desséché ; mais les Anglais, débarqués en Egypte pour

combattre les Français, rompirent en 1801 les digues protectrices, et les eaux de la Méditerranée reformèrent l'ancien lac, en détruisant ainsi plus de cent villages prospères.

Aujourd'hui, la digue a été rétablie du côté de la mer, ce qui n'empêche pas le nouveau lac Mariout d'exister toujours et même, à l'époque des hautes eaux, d'inonder les rares bouquets de palmiers qui l'avoisinent. C'est assez pittoresque, surtout quand des chameaux viennent s'y offrir à l'objectif du photographe.

Mais, avançons. Voici des cultures variées, plutôt chétives. Ce n'est qu'à environ dix lieues d'Alexandrie que la vraie campagne égyptienne se montre, avec ses belles cultures de coton, de blé, de maïs, de riz, de fèves, de cannes à sucre et de *bersim* (espèce de trèfle à fleurs blanches). Les récoltes se succèdent sans interruption, variant, selon la saison, l'aspect du Delta égyptien : en hiver, c'est une immense plaine de verdure ; en été, après la moisson, la couleur brune des terres labourées alterne avec l'aspect pâle et poudreux des cultures de maïs et de coton.

En somme, l'aspect général du pays est très uniforme : partout la plaine à perte de vue ; presque pas d'arbres, si ce n'est quelques bouquets de palmiers ou de tamarix autour des norias et sur le bord des canaux qui portent partout la fécondité des eaux du Nil.

\*\*\*

Rien de plus vivant que la berge d'un cours d'eau en Egypte ; elle sert de chemin public pour piétons et cavaliers. C'est un défilé incessant, aussi varié que pittoresque.

Voici des Bédouins qui conduisent leurs chameaux chargés de coton, de maïs ou de *bersim*. Plus loin, après avoir

déc  
des  
tro  
du  
but  
ara  
(  
per  
lou  
Mo  
cha  
bau  
mo  
bier  
l'op  
son  
le p  
con  
  
M  
créa  
rista  
drie  
rega  
ses  
titio  
bran  
fer,  
d'em  
des  
vion  
les e  
souv

déchargé leurs bêtes, les chameliers se reposent à l'ombre des palmiers et des tamarix plantés sur la digue ; là, des troupeaux de buffles se plongent avec délices dans les eaux du canal. Parfois même on entend un pâtre, monté sur une bufflesse, jouer une mélopée sur un chalumeau ou une flûte arabe.

Ou bien, c'est une famille fellah revenant des champs : pendant que la pauvre femme plie sous un fardeau trop lourd et que le petit trotte péniblement à côté d'elle, le Monsieur fumant sa cigarette est béatement assis sur la charge de *bersim* sous laquelle ploie exténué un maigre baudet qui n'en peut mais. Et ce fait caractérise si bien les mœurs du pays qu'aucun indigène n'en est étonné. Voilà bien le mahométisme pris sur le fait : le culte de la force et l'oppression de la faiblesse, surtout de la femme : bête de somme chez le fellah, instrument de plaisir chez le bey ou le pacha et, comme telle, recluse dans un harem, voilà sa condition.

\* \* \*

Mais où est donc ce fameux Nil, le " père des eaux ", le créateur de l'Égypte ? A peine monté dans le train, le touriste le cherche des yeux. Et ce n'est qu'à 25 lieues d'Alexandrie, à Kafrezayat, que le grand fleuve se montre enfin aux regards impatients. Rien de plus variable que le volume de ses eaux, suivant la crue d'abord et aussi suivant sa répartition entre les centaines de canaux qu'il alimente. La branche de Rosette, que nous traversons sur un pont en fer, a une largeur de 500 à 600 mètres. Elle est sillonnée d'embarcations dont les grandes voiles blanches simulent des ailes d'oiseaux gigantesques. Des femmes fellahines viennent y puiser de l'eau dans de grandes amphores qu'elles emportent sur leur tête, évoquant les plus poétiques souvenirs bibliques.

Après un court arrêt à Kafrezayat, nous voici bientôt en gare de Tantah.

Tantah est à peu près le centre du Delta Egyptien. Aux yeux des musulmans, c'est une ville sainte, célèbre par de grands pèlerinages à la mosquée de Saïd el Badaoui. De la gare la vue est assez belle ; on aperçoit le dôme et les élégants minarets de la mosquée, plusieurs églises et la tour du collège des Missions Africaines de Lyon.

A Benha nous franchissons encore le Nil, branche de Damiette, et quarante minutes après nous arrivons en gare du Caire.

De nombreux porteurs, alignés le long de la voie, n'attendent qu'un signe pour se précipiter sur vos bagages.

A la sortie, si vous restez fidèle aux usages parisiens, vous avez le choix entre les voitures d'hôtel, les fiacres, ou même le tramway électrique.

Avez-vous, au contraire, des goûts orientaux, des ânes superbes vous sont offerts, presque imposés par des âniers qui vous interpellent dans toutes les langues.

De même que pour le véhicule, vous avez le choix pour le logis : c'est l'hospitalité orientale, sauf la gratuité, à moins que, ayant des goûts modestes, vous ne vouliez me suivre au Séminaire des Missions Africaines, où l'hospitalité sera simple, mais bien cordiale.

Bonsoir, Monsieur, fermez bien votre moustiquaire si vous voulez reposer cette nuit. A demain, la visite du Caire.

### Visite du Caire.

De bonne heure nous partons du séminaire des Missions Africaines pour la visite de la ville ; mais c'est avec peine que nous nous frayons un passage à travers la foule des malades qui déjà entoure le dispensaire de nos Religieuses.

Un jour j'ai voulu les photographier au pied de cactus

géants e  
(des mu  
fend la  
à toutes  
tif qu'el

Une p  
rants n  
de sycot  
mètres c  
C'était a  
elle par  
mais elle  
ble qui  
variés d

Aussi,  
cessant  
riots lou

C'est  
de 8 à 1:  
bleue (lo  
svettes e  
une dext

Vous l  
précéder  
mande p  
certains  
sont nul  
sommes e  
grâce à  
faire un  
de plus d

géants et devant un bougainvillier superbe ; mais la plupart (des musulmans) refusèrent net, alléguant que le Coran défend la photographie. Quelques femmes s'enfuirent même à toutes jambes, en me voyant braquer sur elles mon objectif qu'elles prirent pour un engin de guerre.

\* \* \*

Une petite allée bordée de latanias et d'acacias odoriférants nous mène à la grande avenue de Choubra. Plantée de sycomores et d'accacias géants, cette avenue de six kilomètres de longueur, relie la ville au palais de Méhémet-Ali. C'était autrefois les Champs-Elisées du Caire ; aujourd'hui, elle partage cet honneur avec la promenade de Guésireh : mais elle n'en est pas moins restée la seule route carrossable qui apporte journallement à la capitale les produits variés du Delta du Nil.

Aussi, pendant la matinée surtout, y a-t-il un défilé incessant d'ânes, de chameaux, de mulets, de buffles, de chariots lourdement chargés de provisions de tout genre.

C'est une bonne aubaine pour maintes fillettes fellahines, de 8 à 12 ans. Pieds nus, à peine vêtues d'une *galabieh* bleue (longue chemise) et d'un *habara* (voile), elles courent, sveltes et légères, portant sur leur tête une corbeille avec une dextérité surprenante. Que cherchent-elles ?

Vous le devinez tout de suite en les voyant suivre (jamais précéder) les animaux qui passent sur l'avenue. Ici je demande pardon au lecteur de n'avoir pas gazé davantage certains détails ; mais, comme on le verra, les mœurs ne sont nullement en cause, et il faut nous souvenir que nous sommes en Orient, pays où le narrateur, fut-il biblique, grâce à la simplicité des mœurs, est plus à son aise pour faire un tableau nature dont la crudité ne sera qu'un trait de plus de couleur locale.

La concurrence est l'âme du commerce, dit-on ; ici elle est l'âme de la gaieté. *Risum teneatis, amici !* quand ces jeunes fellahines se précipitent sur le précieux butin et se bousculent pour se l'approprier.

La lutte a souvent des alternatives épiques : l'évincée de tout à l'heure se relève furieuse et, plus heureuse cette fois, en guise de revanche, applique sa main toute souillée sur la figure de sa rivale ; puis, l'espiègle détale à toutes jambes, poursuivie avec rage par sa concurrente. Heureusement pour elle, un baudet trottinant vient se glisser entre les deux combattantes et donner à la fugitive une avance définitive.

Mais, me direz-vous, je croyais qu'en Egypte le limon du Nil suffisait à fertiliser les champs et que l'on n'avait pas besoin d'engrais animal. Aussi bien c'est pour une autre fin que les fellahines butinent derrière les troupeaux.

Suivez-les après leur " cueillette " du matin. Accroupies derrière le monceau verdâtre dont nous avons vu la provenance, elles le pétrissent de leurs mains et en forment des galettes qu'elles font sécher au soleil et qu'elles empilent ensuite, comme le bois dans un bûcher, pour cuire la maigre pitance du jour. Ce genre de combustible, employé en Palestine comme en Egypte, de temps immémorial, donne une chaleur douce et régulière qui convient admirablement au pain cuit sous la cendre ; il en est déjà question dans Ezéchiel (ch. v, versets 12 à 15).

Après avoir suivi pendant dix minutes la belle allée de Choubra, nous voici sur le pont du chemin de fer de la Haute-Egypte, qui domine la vaste place de la gare. Il est difficile d'imaginer une foule plus pittoresque et plus hétéroclite que celle qui s'agite devant nous ; aussi le spectacle est-il extrêmement intéressant.

En Europe, l'inévitable habit noir assombrit trop l'aspect d'une multitude, et l'uniformité des costumes engendre la

mon  
beau  
bleu  
roug  
To  
chaq  
fella  
riste  
égypt  
costu  
des g  
Ce  
plait  
que :  
femm  
voilé  
des v  
volet  
fait c  
les cl  
mêm  
pent  
peu  
qui c  
parlie  
Vo  
longu  
charg  
mont  
en pc  
A c  
marel  
droite  
argen

monotonie. Du haut du pont de Choubra, le coup d'œil est beaucoup plus gai et plus varié. La note dominante est le bleu clair et la longue chemise des fellahs, mais piqué du rouge et du blanc des turbans orientaux.

Toutefois, ces couleurs fondamentales s'entremêlent à chaque instant, surtout en hiver, avec le manteau noir des fellahs moins pauvres, les chapeaux et vestons gris des touristes, les uniformes variés de la police et de l'armée anglo-égyptienne, le turban vert des pèlerins de la Mecque, le costume si coquet des Saïs, les livrées richement galonnées des garçons d'hôtel et des cawas des consulats.

Ce va-et-vient, ce scintillement de différentes couleurs plaît infiniment au spectateur. Une chose cependant manque : c'est l'élégance du costume féminin. En Orient, les femmes de condition restent chez elles, ou ne sortent que voilées, dans des voitures fermées, uniquement éclairées par des vitres, ou par de petites ouvertures pratiquées dans des volets en bois. A part quelques toilettes européennes, en fait de costume féminin, on ne voit guère dans les rues que les chemises bleues ou noires des fellahines, avec voile de même couleur, et les immenses dominos noirs qui enveloppent des pieds à la tête les Levantins. C'est peu élégant, peu varié, mais la diversité des montures et des attelages qui circulent sur la place de la gare mérite que nous en parlions un peu. Commençons par les plus modestes.

Voici d'abord un petit baudet, la tête basse, les oreilles longues et pendantes, cheminant péniblement avec une charge de cannes à sucre ou de *bersim* ; d'autres fois il est monté par son maître, un Fellah coiffé d'un *lebdah* (bonnet en poil de chameau).

A côté de l'humble bourriquet venant de la campagne, marche fièrement un grand et bel âne du Caire ; les oreilles droites, la tête relevée comme pour montrer sa bride en argent et les colliers de perles et de cuivre qui ornent son

cou, maître Aliboron, comme l'âne de la fable, semble convaincu de son importance et de celle de son cavalier, quelque fier Cheick, drapé dans sa longue robe de soie jaune, entr'ouverte pour montrer un gilet brodé d'or ou d'argent.

Dominant de plusieurs pieds ce menu fretin de montures, voici apparaît solennellement celui que l'Arabe appelle, non sans poésie, " le vaisseau du désert ". Grave et majestueux, mais sans fierté, l'air mélancolique et dépaycé, le chameau ou plutôt le dromadaire d'Égypte s'avance lentement, comme s'il craignait que ses larges sabots, habitués au sable du désert, ne glissent sur le sol trop uni des rues du Caire. Sa démarche très ondulante rappelle à merveille le tangage d'un vaisseau, et donne réellement le mal de mer à bien des cavaliers novices.

Après les simples montures, c'est le tour des attelages divers. Dans un pays russi traditionnel que l'Égypte, les nouveaux usages se juxtaposent aux anciens, mais ne les détruisent pas. Ainsi on y voit toujours les chariots longs et plats, à roues très basses, qui figurent dans les bas-reliefs antiques. Ils sont attelés de deux chevaux arabes conduit par un Fellah qui se tient debout au milieu du char, malgré l'allure vertigineuse et les cahots de la route. Un autre véhicule non moins bruyant, c'est le tombereau au service de la voirie ; lourd et traîné par des mulets très grossièrement harnachés, il contraste singulièrement avec la belle calèche à deux chevaux où se prélassent un pacha, le corps raide et sanglé dans sa stamboulina. Ce qui est encore plus européen, ce sont les omnibus des grands hôtels, avec leurs inscriptions en lettres d'or : Hôtel Continental, Shephard hôtel, etc.

Au milieu de ce va-et-vient, de ce chassé-croisé de piétons, de cavaliers et d'attelages divers, circulent de nombreux marchands de galettes arabes, de lait frais, de grains de blé germé, d'arachides, d'oranges, de concombres, de

car  
ma  
rés  
(  
da  
da  
l  
nu  
par  
nat  
son  
cou  
la  
me  
voy  
qu'  
lui  
ext  
far  
que  
la  
que  
de  
à  
vie  
me  
qui  
dev  
cor  
I  
ava  
plu  
mor  
d'oi

canne à sucre, de limonade et de bière glacée ; ces derniers marchands, pour attirer l'attention de la clientèle, font résonner des castagnettes métalliques.

On vend jusqu'à de l'eau du Nil que les *saggas* apportent dans des peaux de bouc et versent, pour la tenir fraîche, dans des amphores et des alcarazas.

En parfait contraste avec ces gens affairés, voyez une nuée d'Arabes assis ou couchés sur les trottoirs, se chauffant paresseusement au soleil. Le *farniente* leur semble si naturel sous un ciel si beau ! Quand ils trouvent que le sommeil et le soleil ne suffisent plus à les nourrir, ils courent à la gare s'offrir, s'imposer si possible, pour porter la valise d'un européen ou d'un effendi ; puis ils lui réclament une piastre égyptienne (26 centimes). Que si le voyageur trouve la note un peu élevée et ne leur offre qu'une petite piastre, soit 13 centimes, ils amentent contre lui leurs collègues ; et s'ils sont assez heureux pour extorquer la grosse piastre, ils ont de la pitance et du *farniente* pour deux jours entiers. Comprenez maintenant que de pareilles gens préfèrent dormir plutôt que d'agiter la question sociale. Laissons-les donc en paix, d'autant plus que notre attention est sollicitée ailleurs par les cris répétés de *owa réglak, yéminak, chimalak*. (Attention à ton pied, à ta droite, à ta gauche). C'est une voiture de harem qui vient au grand galop, conduite par deux chevaux superbement harnachés. Dedans sont assises deux femmes rivales qui néanmoins doivent s'appeler du doux nom de sœur ; devant, à côté du cocher, un ou deux eunukes noirs, très corpulents et horriblement laids.

Heureusement pour le coup d'œil, à quelques mètres en avant du landeau, voici deux *sais* dont le costume est des plus beaux et des plus pittoresques : *tchetchia* rouge surmontée d'un énorme gland de soie bleu foncé, gilet chamarré d'or et d'argent, grand jupon blanc attaché aux genoux et

retenu à la taille par une ceinture aux couleurs voyantes. Les *sais* courent pieds nus, au-devant de la voiture des grands personnages, pour dégager le chemin ; ils poussent des cris et tiennent à la main une longue gaule avec laquelle ils menacent et, au besoin, refoulent les passants. Si vous êtes bousculé, ne vous indignez pas, vous en seriez pour vos frais d'éloquence. Une chose, en effet, qui frappe, en arrivant au Caire, c'est le sans-gêne avec lequel le cavalier, quel qu'il soit, traite le piéton dans la rue ; c'est toujours à celui-ci à se garer, même en abandonnant son chemin, s'il le faut. Comme on sent bien le pays où la force prime le droit.

Voulez-vous avoir une idée complète du fouillis et du brouhaha de la place de la gare au Caire, aux heures animées de la journée ? A un va-et-vient incessant, à un pélemêle de personnes et de véhicules de toutes sortes, ajoutez un bruit assourdissant et, brochant sur le tout, le tintement des sonnettes des tramways, le braiement des ânes, le hennissement des chevaux et le cri du chameau qui, d'après un touriste, tient le milieu entre le rugissement du lion, le grognement du cochon et le bruit que fait un gros monsieur en se gargarisant ! Dans ce concert plus sonore qu'harmonieux, les ânes, grâce à leur esprit de confraternité, venant à la rescousse des uns des autres, prolongent leur fanfare stridente jusqu'à ce que la victoire leur soit définitivement acquise.

\* \* \*

Hâtons-nous de sortir de ce bruyant tohu-bohu, si nous tenons à la finesse de notre tympan et à l'intégrité de nos membres, car un accident est bien vite arrivé, et j'ai couru même de réels dangers.

Il est même étonnant que les malheurs ne soient pas

plus  
gles  
sion  
yém  
che)  
gare  
oh !  
n'in  
U  
le fl  
mur  
les c  
E  
ferr  
les c  
mini  
carr  
Et q  
peu  
l'Eg.  
Alex

T  
a at  
retai  
se re  
fers  
moir  
rien)  
C'  
dans

plus nombreux, surtout dans un pays où il y a tant d'aveugles et de maladies d'yeux. La cause en est dans la précision des indications pour se mettre en garde : *Owa réglah, yéminak, chiwalak* (gare à ton pied, à ta droite, à ta gauche). Le piéton est ainsi averti de la façon dont il doit se garer, bien mieux que par le cri banal de nos voituriers : oh ! oh ! cri qui ne signifie rien pour un aveugle et qui n'indique à personne le moyen immédiat d'éviter le danger.

Une autre cause de la rareté des accidents me paraît être le flegme oriental qui ne permet pas l'emballement si commun en Europe et fait éviter les fausses manœuvres dans les dangers.

En France vous ne pouvez faire deux pas sur une voie ferrée, sans être passible d'une contravention. En Egypte, les chemins de fer et les berges des canaux servent de chemins publics ; quelquefois même, ce sont les seules routes carrossables. Or, les accidents sont relativement très rares. Et qu'on ne dise pas qu'il y a peu de trains et par là même peu d'occasions d'accidents. Tout Européen qui connaît l'Egypte n'hésitera pas à affirmer que la ligne du Caire à Alexandrie a le trafic d'une de nos bonnes lignes de France.

\* \*

Toutefois, si le flegme oriental a quelques avantages, il a aussi de multiples inconvénients, notamment celui de retarder l'application des remèdes. Voici deux voitures qui se rencontrent ; vous entendez craquer les bois, grincer les fers ; sans doute les cochers vont se battre, s'injurier du moins. Rassurez-vous ; un pacifique *maleche* (ça ne fait rien) vient guérir tout le mal.

C'est ainsi qu'un jour où j'allais faire un enterrement dans la campagne à Zagazig, mon cocher fit monter la voi-

ture sur des fagots de cotonnier et me versa dans un canal. Heureusement j'en fus quitte pour une éraflure à la main ; mais Antoum, un des enfants qui m'accompagnaient, eut le pied fortement contusionné.

Pendant qu'il éclatait en gémissements, le cocher et le propriétaire des fagots, donnaient, pour tout onguent, au pauvre infirme autant de *malèche* qu'il poussait de cris de douleur.

Avançons donc avec précaution. A l'entrée de la rue *Bab-el-Hadid* (la porte de fer), nous voyons, à gauche, une fontaine encastrée dans le mur d'une belle maison de style mauresque.

Un peu plus loin, nous passons devant le jardin de feu Nubar pacha où croissent des bambous de 20 mètres de hauteur. Bientôt après voici à notre droite le Shephard Hôtel et l'Hôtel Continental, avec leurs splendides terrasses. Tout près d'ici l'on montre encore la maison qu'aurait habitée Bonaparte et l'endroit où Kléber fut assassiné.

Sur notre gauche est l'*Esbéhiéh*, autrefois lac sillonné de felouques arabes, aujourd'hui jardin délicieux avec une belle pièce d'eau où se mirent des banians de dimensions prodigieuses.

Longeons la place de l'Opéra et traversons l'*Altaba-el-Kadra*, d'où par le boulevard Mohamed Ali, qui nous mène à la mosquée du sultan Hassan, on arrive au pied de la citadelle.

\* \* \*

La mosquée avec son minaret est au musulman ce qu'est au chrétien l'église avec son clocher. Les mosquées du Caire peuvent se rattacher à trois types différents.

Les mosquées primitives ont de vastes cours à ciel ouvert ; ces cours sont entourées de colonnades formant de

grandes galeries couvertes pour abriter les fidèles contre la pluie et le soleil. La mosquée d'Amrou, au Vieux-Caire, en est le type le plus ancien et le plus parfait. On dirait que c'est une réminiscence de la tente arabe, si mobile et si éclairée. En revanche cette mosquée légère, inondée de lumière, ne cadre nullement avec les anciens monuments égyptiens aussi solennels que mystérieux.

Les mosquées du deuxième genre sont de vastes édifices, de forme rectangulaire, mais fermés, sauf une salle hypèthre, c'est-à-dire à ciel ouvert, par exemple la mosquée du sultan Hassan. En voyant cette transformation, on devine que, las d'errer dans le désert d'Arabie, les fils du prophète viennent d'échanger leur tente voyageuse pour une résidence définitive, ne gardant qu'une salle hypèthre, comme souvenir de leur ancienne vie en plein air.

Enfin les mosquées modernes sont entièrement fermées et couvertes : telle la mosquée Méhémet-Ali, imitée de Sainte-Sophie de Constantinople.

Chaque mosquée comprend la fontaine aux ablutions, le sanctuaire, une niche ou *mihrab*, une chaire à prêcher ou *member*, une tribune ou *khoutbah* et le *mastabah*, ou plateforme.

La fontaine aux ablutions, au milieu de la cour centrale, est recouverte d'un dôme soutenu par des colonnes généralement très élégantes. Aucun musulman ne peut prier sans se purifier tout d'abord.

Rien de mieux que cette purification corporelle, symbole de la purification de l'âme, si malheureusement elle ne se faisait en public et au mépris des lois de la pudeur la plus élémentaire.

J'ai habité longtemps le Dahomey et je suis obligé de dire que les Noirs païens représentés par plusieurs écrivains comme fort inférieurs aux musulmans, ont cependant beaucoup plus de pudeur que ces derniers.

\* \* \*

Le sanctuaire forme la partie la plus importante de la mosquée ; il est recouvert d'une ou plusieurs coupoles et divisé en nefs séparées par des colonnes à fût uni. Chose curieuse, j'ai vu de ces colonnes reposer sur leur chapiteau ; probablement elles avaient été soustraites à quelque église chrétienne, et un architecte ignorant s'était imaginé que le chapiteau, pour plus de solidité, devait être à la base et non au sommet de la colonne.

Le *mihrab* est à la mosquée ce qu'est le maître-autel à nos églises. Ce n'est cependant qu'une simple niche, mais pratiquée au centre de la muraille qui regarde la Mecque. Bien qu'elle soit très ornementée, cette niche ne contient aucune image ni rien qui ressemble à un autel quelconque.

Le *member* est la chaire à prêcher ; on y accède par un escalier assez raide, orné d'une balustrade en pierre ou en bois sculpté.

Le *mastabah* est une sorte de plate-forme carrée et très élevée d'où l'on fait l'appel à la prière ; celle-ci est prononcée par l'iman du haut d'une tribune appelée *khoutbah*.

\* \* \*

Quelle que soit la beauté architecturale de la mosquée, constatons que c'est une beauté purement géométrique qui ne parle qu'aux yeux. Le seul édifice qui sache parler au cœur, c'est le temple catholique, avec ses colonnettes qui s'élancent vers le ciel, ses peintures et ses vitraux qui représentent d'une manière vivante les mystères si touchants de notre sainte religion ; avec les fonts baptismaux et la table eucharistique ; avec l'autel enfin où s'immole et ré-

side C  
faits

Ren

quée

en par

Ali. )

élevés

lèbre

teur d

La

citadel

Nou

polis

Au cen

peu tr

grande

coupol

piliers,

octogon

la rich

blent r

rab te

heureu

Aprè

Saladin

ner l'es

plusieu

Nou

toire d

jusqu'a

seulem

ger tr

d'un ba

Après

side Celui qui a dit : " Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ".

Remarquons cependant que le minaret donne à la mosquée un peu de poésie par sa tourelle aérienne. Tels sont en particulier, les deux minarets de la mosquée Méhémet-Ali. Regrettons seulement qu'ils soient trop fluets et trop élevés pour s'harmoniser avec la masse imposante de la célèbre mosquée qui garde le nom et le tombeau du fondateur de la nouvelle dynastie égyptienne.

La mosquée Méhémet-Ali est située dans l'enceinte de la citadelle. Chaussons des babouches pour la visiter.

Nous entrons dans une vaste cour pavée de marbres polis et entourée d'une colonnade en bel albâtre oriental. Au centre de la cour, la fontaine des ablutions rappelle un peu trop un pavillon chinois. Le sanctuaire renferme une grande galerie, portée par une rangée de colonnettes. La coupole, vraiment grandiose, soutenue par quatre énormes piliers, est flanquée de quatre demi-coupoles avec dômes octogones aux angles. L'impression dominante est celle de la richesse des matériaux : marbre, albâtre, or même, semblent répandus à profusion. Le *member* est doré et le *mih-rab* tout en albâtre. Les vitraux, superbes, sont malheureusement déparés par la forme carrée des fenêtres.

Après la mosquée, visitons la citadelle, œuvre du sultan Saladin, célèbre dans l'histoire des Croisades. Pour y amener l'eau, il construisit le bel aqueduc dont on voit encore plusieurs arches intactes.

Nous ne passerons pas en revue les péripéties de l'histoire de la citadelle depuis Saladin jusqu'à Napoléon et jusqu'aux Anglais qui l'occupent aujourd'hui. Rappelons seulement que c'est là que Méhémet-Ali, en 1811, fit égorger traîtreusement tous les chefs mamelouks, à la sortie d'un banquet. Un seul, Hassan bey, échappa au massacre. Après avoir réussi à éviter les balles des soldats albanais,

arrivé à l'extrémité de la plate-forme qui domine la ville, il lança hardiment son cheval dans le vide et tomba d'une hauteur de plus de 20 mètres. Le cheval fut tué sur le coup ; mais le cavalier, à peu près sain et sauf, fut recueilli par des fellahs qui le cachèrent chez eux. Suivant une autre version, il aurait été décapité par ordre de Méhémet-Ali. Quoi qu'il en soit, on montre encore l'endroit appelé " le saut du mamelouk " .

Du haut de cette plate-forme, on a certainement une des plus belles vues du monde.

En face de nous, au premier plan, la mosquée du sultan Hassan, avec sa vaste coupole et ses deux minarets inégaux. A côté, une mosquée, qui restera, dit-on, inachevée, parce qu'elle gênerait le bombardement du Caire par les canons de la citadelle.

Au deuxième plan, une ville immense avec maisons invariablement surmontées de terrasses, ce qui tendrait à donner un aspect uniforme ; mais la monotonie disparaît devant la variété des constructions, devant les contrastes de lumière crue et d'ombres profondes produites par un soleil toujours radieux, devant surtout une forêt de mosquées diverses, aux coupoles inégales, et de minarets superbes à cinq ou six étages, ornés d'encorbellements en stalactites, de balustrades sculptées, de colonnades à jour, d'entrelacs et de tout un réseau de figures géométriques. Les plus élevés ont jusqu'à six étages de forme différente et portent jusqu'aux nues leurs tourelles, ici rondes, là polygonales, parfois accouplées, mais toujours sveltes et gracieuses, toujours répandant sur le paysage un charme nouveau, à mesure que le soleil projette diversement leur silhouette finement découpée par les mille détails de leur architecture. Rien en Europe n'est comparable à ces minarets, si ce n'est nos beaux clochers gothiques, profilant vers le ciel leur flèche fine et légère, symbole de la prière, ce cri de l'âme

qu  
de

les  
sin  
Sal  
der  
sifé  
éga  
sur

con  
oas  
tié

I  
l'ou  
tan  
et s  
à la  
T  
de l

E  
Mok  
d'cei  
l'im  
les r  
de S  
D  
des  
beau  
Blar

qui s'élançe comme une flèche acérée jusqu'au cœur même de Dieu.

Toujours au second plan, mais à droite, nous apercevons les tombeaux des Khalifes, merveille d'architecture sarrasine que nous visiterons bientôt ; à gauche, l'aqueduc de Saladin, la mosquée de Touloun et le palais d'Abdine, résidence officielle du Khédivé Abbas II Hilmÿ ; enfin les massifs de verdure des îles de Rodah et de Ghésiré, ça et là égayés par la grande voile blanche d'une felouque qui court sur le Nil.

Au troisième plan, la scène change : de cette masse de constructions plutôt grisâtres, se détache une magnifique oasis de verdure, bordée d'hôtels splendides, au style moitié oriental, moitié européen : c'est l'*Esbékieh*.

Enfin, à l'horizon, au nord, la riche plaine du Delta et à l'ouest les grandes Pyramides de Guizeh. Même à cette distance (18 kilomètres), elles forment une masse imposante et se dressent comme des vigies gigantesques, commandant à la fois la plaine de Guizeh et le désert de Libye.

Tel est le spectacle dont on jouit du haut de l'esplanade de la citadelle.

\* \* \*

En montant jusqu'au fort Napoléon, situé sur le mont Mokattam, le panorama est encore plus étendu. Le coup d'œil embrasse cette fois la mosquée Ali, la vallée du Nil, l'immense forêt de palmiers qui ensevelit sous la verdure les ruines de Memphis, enfin les Pyramides de Dachour et de Saqqarah.

Du haut de Montmartre j'ai admiré Paris ; du sommet des tours de Fourvière j'ai contemplé Lyon et ses deux beaux fleuves, avec la plaine du Dauphiné et le Mont-Blanc pour fond de tableau ; enfin, de la terrasse de Notre-

Dame de la Garde, j'ai vu Marseille et ses ports, voire même la Cannebière.

Sans doute, vues de près, les belles villes de France sont mieux bâties et mieux percées que la capitale de l'Égypte ; mais, est-ce l'effet du soleil radieux d'Orient qui empourpre tout ce qu'il éclaire ; est-ce la majesté des grands souvenirs du passé ; est-ce la vue de ces pyramides séculaires, témoins de l'enfance du Christ ? toujours est-il que rien ne me fera oublier le panorama du Caire, *el Kahira* " la victorieuse ", la perle de l'Orient.

(A suivre).